

WOLF ERLBRUCH



Autour de l'œuvre de Wolf Erlbruch

Animation au CRDP - Intervenant Christian BRUEL 4 février 2004 (Site TELEMAQUE)

Petite biographie de Wolf Erlbruch

Wolf Erlbruch est né en Allemagne, à Wuppertal, grande ville industrielle de la Ruhr. Il a étudié le dessin à l'école Folkwang de création artistique d'Essen-Werden. D'origine paysanne, il est très attaché à cette ville qu'il considère comme une ville "vraie", c'est-à-dire habitée par des gens d'origines très diverses. Il est fils unique de parents très modestes, qui ne l'ont jamais empêché d'exercer ses talents de dessinateur, révélés très tôt. À deux ans et demi, il dessinait déjà des objets (lunettes) en perspective sur un plan, comme l'attestent ses dessins datés et conservés par sa mère.

Il fait des études d'art et travaille en parallèle pour les payer. Il avoue ne pas avoir appris grand chose sur le plan technique lors de ses études, si ce n'est l'importance de disposer de temps pour la création artistique, la réflexion autour de l'art et la critique artistique, développée en discutant avec ses professeurs.

Depuis 1974, il travaille comme illustrateur pour des maisons d'édition et des agences de publicité. En 1990, il est nommé professeur. Il est titulaire de la chaire d'illustration de la Berhischen Universität Gesamthochschule de Wuppertal. Il travaille dans la publicité et l'édition.

Il est actuellement professeur d'arts graphiques, de musique et de musicologie (il s'est mis à la cornemuse assez tardivement). C'est un enseignant dévoué et très mobilisé dont le cours est réputé et prisé par les étudiants d'art, avec qui Erlbruch établit des liens très proches en leur consacrant énormément de son temps. Suzanne Janssen, qui a écrit une version très effrayante du *Petit Chaperon rouge*, a été l'une de ses élèves. Il dit d'elle que « c'est une belle âme ».

L'activité artistique de Wolf Erlbruch débute dans le domaine de la publicité avec une campagne d'affichage mondiale pour le tabac Samson. Bien avant l'illustration d'albums pour la jeunesse, il réalise des peintures sur bois, privilégiant le grand format. Il est envoyé à Londres pour superviser une production de dessins animés. Il est alors repéré par Hermann Schultz, un éditeur d'extrême gauche qui ne produit que de la littérature noire sud africaine. Il illustre alors *Der Adler* (*L'aigle* - 1985), d'après un texte de James Aggrey, aux éditions Peter Hammer.

Wolf Erlbruch est édité en France depuis 1993. Traduit dans plus de vingt langues, il est considéré aujourd'hui comme l'un des grands illustrateurs de notre époque. Il a reçu en 2003, le prix Gutenberg.



L'univers de Wolf Erlbruch

« En multipliant les approches et en les montrant, j'interroge la diversité de la vie en la considérant vraiment comme la normalité » Wolf Erlbruch

Son univers habite véritablement ses textes. Quand Wolf Erlbruch est responsable de la totalité, texte et image, d'un album, c'est toujours le texte qui est la première instance finalisée avant tout travail sur l'image, le découpage et la mise en page. Il évoque en plaisantant la nécessaire schizophrénie du créateur polyvalent qui ne peut sans dommage, dit-il, mêler sans cesse l'instance textuelle et l'iconique. Une fois le texte achevé et "autonome" d'une certaine façon, il l'envisage graphiquement, comme si ce texte lui avait été proposé par un auteur, pour être interprété en images. Le texte peut d'ailleurs être lu seul, à la manière d'un conte, sans le secours de l'image.

On retrouve certaines constantes dans son œuvre : la superposition de personnages perchés les uns sur les autres ou serrés les uns contre les autres, des personnages nez à nez, ou bec à nez, des personnages à lunettes rondes (l'absence de prunelle dans les regards oblige à un travail sur l'expression, un positionnement des personnages plus parlant, un véritable investissement corporel des personnages dans l'action), le philodendron, un bateau qui coule (souvenir des illustrations de catalogues achetés par ses parents), le déplacement d'un élément d'illustration en avance sur le temps de l'histoire (*Moi papa ours ?*, *Remue-ménage chez Mme K*, *Léonard*). L'authenticité semble un élément important de l'œuvre de Wolf Erlbruch. Ses textes et ses images ont à voir avec lui-même, sa famille, ses proches ou son environnement. Dans *La grande question*, on trouve un découpage de la véritable partition de la neuvième symphonie, un extrait du plan de Paris de Turgot...

Ses albums sont traversés de quêtes naïves (*Moi, Papa Ours ?*), d'envols en commun et de solidarités complices : l'ourse («Tu viens, on va essayer ?») dans *Moi, Papa Ours ?*, Mme K. («Tu viens, on va essayer, tous les deux ?»), l'envol de l'aigle dans *Der Adler*...

La technique graphique

La technique graphique de Wolf Erlbruch ne cherche jamais à se faire oublier : aucune propension à une illusion de réalité, la fiction se donne d'emblée comme telle dans l'agencement même des formes et des matières.

C'est avec l'illustration de *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, en 1993, que le public français découvre l'originalité et la vitalité du trait de Wolf Erlbruch, et l'ouvrage se voit doublement couronné du prix du Cercle d'or jeunesse 1993 et du prix Sorcières 1994.

Erlbruch conçoit les livres selon des problématiques qui sont autant de tentatives de questionnement du monde. Lorsqu'il ne dessine pas de façon réaliste, c'est qu'il souhaite que la lecture de l'image ne soit pas immédiate, qu'elle suscite une interrogation. Il s'intéresse aux volumes mais les utilise plaqués sur le plan, d'où une quasi absence de perspective et de décors. Sa force réside dans sa capacité à créer l'illusion, à faire exister des décors qu'on croit avoir vus alors qu'ils n'existent pratiquement pas, qu'ils ne sont qu'évoqués. Les collages sur le fond peuvent sembler flotter dans la page, ce qui l'oblige parfois à ombrer au crayon certains dessins (dans *L'Ogresse en pleurs*, les visages enfantins sont souvent représentés avec du volume au crayon de couleur. Son enfant flotte sur la table, ce qui aide à sa non reconnaissance, alors que les enfants qui jouent sont ombrés). Il est d'ailleurs tellement irréel que sa mère ne le reconnaît pas et le dévore.

Les personnages créés par Wolf Erlbruch peuvent être dessinés (ou peints) directement sur le support, ou découpés et collés sur un fond. Ils peuvent aussi naître de l'assemblage de parties peintes et du collage de papiers importés, le plus souvent, pour les vêtements.

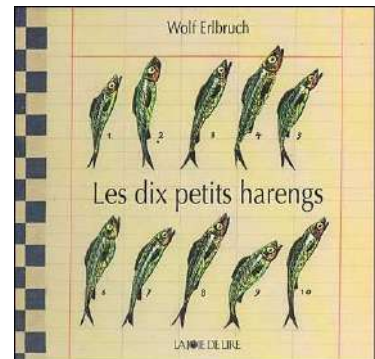
La technique graphique de Wolf Erlbruch présente trois caractéristiques. Il utilise un système de découpes qu'il place sur des fonds beige ou crème : il dessine, découpe au cutter, et déplace ses personnages dans l'espace de la page jusqu'à ce que le résultat lui convienne.

Il utilise également la technique des incrustations de matière par découpage/collage. Souvent un motif, une matière, deviennent récurrents au fil de l'œuvre. Plaques de gomme, tampons, pochoirs, "timbres" artisanaux, papier kraft, papiers d'ameublement, papiers peints, tissus, motifs découpés dans des livres parfois anciens, les matières sont variées et les réemplois fréquents, parfois dans le même livre. Par exemple, on retrouve la même matière quadrillée

(tissu ou papier d'ameublement) dans *L'Ogresse en pleurs*, *La grande question*, et au dos du livre *Les dix petits harengs*.

Il découpe enfin des objets ou des motifs provenant d'autres supports (dans *La grande question*, une fourchette découpée dans un catalogue est collée dans la poche d'un personnage). Dans son atelier, dit l'artiste, ce sont les matières qui s'imposent à lui plus qu'il ne les choisit.

C'est parfois la représentation qui devient récurrente : le motif du bateau qui coule, en l'occurrence le Titanic, est repris plusieurs fois.



Intervenant : Christian Bruel, auteur, éditeur

Éditeur, concepteur d'albums et formateur en littérature de jeunesse, Christian Bruel considère que l'album est un genre majeur en littérature, dont l'intérêt réside dans l'organisation de l'iconotexte, l'articulation image-texte, et le jeu des évocations culturelles. Il s'intéresse à la production des autres auteurs et illustrateurs et travaille sur des analyses très complètes des œuvres qui l'intéressent. Après avoir édité, dans la collection *Boîtazoutils*, deux ouvrages sur Claude Ponti et sur Anthony Browne, il prépare un ouvrage sur l'œuvre de Wolf Erlbruch.

Ce qui réjouit souvent Christian Bruel dans l'analyse des albums, c'est la capacité de l'auteur à condenser création et évocations culturelles, en complicité avec le lecteur dans un jeu sur les références (Claude Ponti, Anthony Browne...). Ceci ne fonctionne pas dans l'œuvre de Wolf Erlbruch qui se défend et se protège de toute évocation ou citation et déteste même qu'on y fasse allusion en décortiquant son œuvre.

Si ses influences, discrètes au point de demeurer presque introuvables, sont à chercher dans l'histoire de la peinture et, plus particulièrement, dans la peinture chinoise, c'est donc presque par hasard qu'on va trouver des citations et des références précises dans son œuvre. Il travaille plutôt dans une dimension esthétique, à la recherche d'une émotion et de sentiments, d'une plastique particulière.

C'est grâce à l'aide de Bernard Friot, traducteur de Wolf Erlbruch, que Christian Bruel, qui n'est pas germanophone, a pu analyser cette œuvre.

Une exposition scénographiée, à partir d'illustrations originales de Wolf Erlbruch, principalement celles de l'album *La grande question*, a été réalisée avec la collaboration de Christian Bruel. Elle ouvre des perspectives sur les personnages emblématiques et les permanences graphiques de l'œuvre de Wolf Erlbruch, esquisses, maquettes, matériaux de travail de l'auteur, vidéos consacrées à l'artiste et à ses livres. Elle offre également un accès au site consacré à WOLF.

Quelques lignes de force de l'œuvre de Wolf Erlbruch, par Christian Bruel...

La règle et le chaos

Les livres de Wolf Erlbruch cheminent entre ordre et désordre, probable reflet d'une tension entre le niveau d'exigence, la rigueur du travail de l'artiste, d'une part, et la générosité d'un abord enthousiaste du monde.

Il affectionne particulièrement les pages de cahiers, colonnes de livres comptables, tables de logarithmes, avec des quadrillages, qui ponctuent régulièrement les images, quand ils ne servent pas de fond de page. L'artiste évoque volontiers ce qu'il appelle "le temps quadrillé", cette omniprésence de quelque chose de normé. La règle est aussi dans les contraintes corporelles imposées aux personnages par les cadres et les filets... qui se brisent symboliquement (et discrètement), lors de l'envol de Mme K, par exemple.

Les diagonales structurent clandestinement les images de Wolf, comme les jeux de regard, convergents sur la couverture de *Der Adler* et divergents sur celle des *Cinq Affreux*...

Alphabets, abécédaires, calendriers, témoignent aussi de cet appui permanent sur une structure forte qui laisse libre cours aux représentations les plus débridées.

Les pas de côté

Les pas de côté chez Wolf Erlbruch viennent comme une subversion de l'ordre des choses. Ils peuvent relever du plausible :

- le "portage" de sa femme par Monsieur K (*Remue ménage chez Mme K.*) ;
- un papa tricote (*C'est même pas un perroquet...*) ;
- l'enfant qui tire le père du sommeil par le nez (*Allons voir la nuit*) ;
- un jeune garçon avec un gros os en travers de la bouche (*Léonard*).

ou prendre des allures improbables, imaginaires :

- l'ours qui cherche à pondre (*Moi, Papa Ours*) ;
- le vol de Mme K. (*Remue ménage chez Mme K.*) ;
- l'oie et le lièvre (*Les cinq affreux*) ;
- le couple de lapins (*couverture du calendrier 2004*) ;
- Alice au cerceau (*Allons voir la nuit*) ;
- la taupe coiffée, furieuse (*De la petite taupe...*)
- les fruits géants, les inclusions d'objet comme pour la barque (*L'Ogresse en pleurs*)

Les postures

S'il n'avait été graphiste, Wolf Erlbruch aurait pu être chorégraphe.

Peu d'illustrateurs sont à ce point sensibles aux postures et aux attitudes.

Parfois la posture prend le texte au pied de la lettre (Papa Ours, debout, se penche jusqu'à poser le sommet de sa tête sur le sol pour... « réfléchir dans tous les sens »). Les personnages se tiennent souvent l'un contre l'autre, parfois penchés et représentés de dos, comme autant de silences dans la frénésie narrative.



- *Der Adler* (le naturaliste et l'aigle sur la cheminée) ;
- *Madame K* et le merle sur la branche ;
- la dame perchée (*L'atelier des papillons*).

L'expressivité des postures va de pair avec la sympathie exprimée par l'artiste envers ses personnages. Ces grosses dames sont confortables mais jamais grotesques :

- *Madame K* grimant dans le cerisier ;
- *Madame K* impulsant l'envol du merle posé dans sa main.

Et quand la situation impose que le trait soit un peu appuyé, l'empathie reste de mise (le jury des créateurs de *L'atelier des papillons*, pp32.et33, par exemple).



Enfin, Wolf Erlbruch ne déteste pas placer un soupçon d'emphase dans ses postures représentées, comme dans *Projekt*, pp 48, 49, 160 et 161.

Le bestiaire

L'abondance des animaux dans l'œuvre de Wolf Erlbruch peut se subdiviser. On trouve d'une part, nombre d'animaux domestiques (d'ailleurs, deux chiens dessinés par Wolf Erlbruch sont devenus les logos des collections pour adultes et pour enfants de Peter Hammer Verlag, son principal éditeur allemand), et d'autre part, une attention particulière de l'artiste pour les bêtes généralement dénigrées, délaissées (taupes, insectes, crapauds, rats, hyènes...)

Nombre de ces animaux sont présentés par paires, particulièrement dans les images géantes des calendriers. Dans ce cas, les prédateurs et leurs proies font bon ménage (*Calendrier 2003 - "Au rendez vous des amis "*).

Ajoutons les singes :

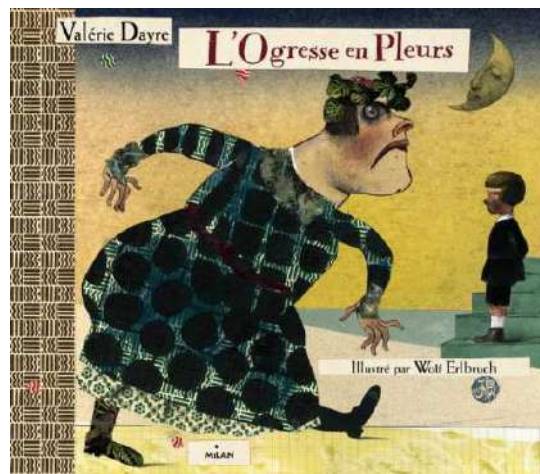
- couverture de *Projekt* ;
- singe costumé hurlant dans *L'Ogresse en pleurs*.

Et notons la troublante présence simultanée des singes et des dames mythiques (déesse, ogresse, sorcière) dans *L'atelier des papillons*, *L'Ogresse en pleurs*, *Cuisine de Sorcière ...*

Les points de vue

Une étrange photographie présentée dans l'exposition représente Wolf Erlbruch assis dans une chambre d'hôtel, sur le lit de gauche, faisant face à un autre Wolf assis sur l'autre lit... vingt années plus tôt. L'angle de vue a été exactement conservé par le photographe. Et rien n'ayant changé dans cette chambre, la confrontation est saisissante.

L'œil doit se garder d'une inféodation au texte : il faut s'affûter le regard. Ainsi, par exemple dans *L'Atelier des papillons*, seul le lecteur attentif verra par une fenêtre ouverte au dessus de la table de travail des créateurs affairés... la planète Terre dans le ciel : où sommes-nous donc ?



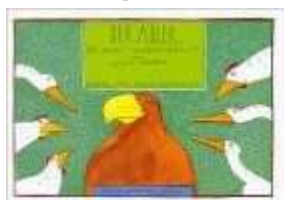
Les découpages-collages de matières imprimées importées annulent le modelé et la profondeur dans les représentations de l'artiste. Là encore, le point de vue, selon deux dimensions seulement, est revendiqué comme un déni de réel, une invite à ne pas chercher la seule copie conforme rassurante d'une réalité dans l'image.

Points de vue encore, que ces jeux de champ / hors champ et de cadre / hors cadre. De même qu'elles ne s'embarrassent pas toujours d'exactitude, morphologique par exemple, les images de Wolf Erlbruch ne tiennent pas nécessairement dans le cadre ou semblent, au contraire, en subir la contrainte comme l'ogresse dans *L'Ogresse en pleurs*. Par divers moyens associés ou disjoints, l'artiste rappelle l'artifice graphique et le point de vue adopté.



Enfin, dans *Moi, Papa Ours ?* par exemple, ou dans *Der Adler*, les grandes images et les vignettes en cul-de-lampe installent un dialogue sur chaque double page, ainsi dans *Moi, Papa Ours ?* les vignettes peuvent être lues comme simplement décoratives, ponctuations graphiques du texte... ou comme des éléments renseignant le lecteur sur le contexte (ou les surprises de la tourne de page question de point de vue !).

Une rapide analyse de quelques albums



Son premier livre, *Der Adler*, est l'histoire d'un aigle élevé avec des poules et des canards, dont la vraie nature lui sera révélée par un naturaliste, et qui finira par prendre son envol. La construction de la couverture était déjà très équilibrée, avec les regards des personnages secondaires convergeants vers le personnage principal (qu'on peut opposer à la couverture des *Cinq affreux*, où tous les regards divergent). Des détails situent l'histoire dans le temps et l'espace (le petit avion). On trouve dans ce livre une des rares citations culturelles de l'œuvre d'Erlbruch, une estampe d'Hiroshige représentant un pont, qui avait déjà été repris par Van Gogh (*Le pont sous la pluie*). La dernière image annonce un thème récurrent à son œuvre : la métaphore de l'envol comme signe de libération : l'envol de l'aigle du haut de la montagne a quelque chose de christique, une sorte d'envol mystique. On retrouvera ce thème en particulier dans *Remue-ménage chez Madame K.*

Ce premier livre ne "marchera" pas, mais l'éditeur lui fait confiance et édite un deuxième album illustré par Erlbruch, *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*. Ce livre fera sa fortune et sera tiré à 750 000 exemplaires.

De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête est un ouvrage "d'inspiration très anale", bien qu'Erlbruch s'en défende. Toutes les remarques faites entre parenthèses et en plus petits caractères sont de Wolf Erlbruch, qui estimait que le texte de l'auteur nécessitait des explications supplémentaires. Le dommage causé à la taupe est beaucoup plus psychologique, lié à l'outrage que subit sa petite personne, car elle ne semble pas gênée le moins du monde de se balader avec un excrément sur la tête en guise de preuve durant sa quête. On est là dans la transgression, du domaine du *pipi caca*.

On remarque ici la manière dont l'illustrateur joue avec la double-page, l'utilisation d'une rupture au milieu qui marque la frontière ou un débord à quelques centimètres de la pliure, ce qui rend parfois impossible la réalité de la représentation.

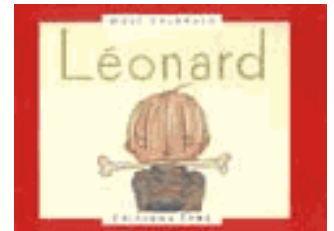
La taupe est "anthropomorphisée" uniquement grâce à ses bottines et ses lunettes, mais pas à la façon de Walt Disney (qu'Erlbruch a en horreur). Le seul personnage nommé est le chien, Jean-Henri, animal plus domestique que les autres, plus proche des hommes.

Ce chien qui possède un caractère sanguin par procuration (le chien du boucher, « plus proche du sang », dit Erlbruch), est disproportionné par rapport aux mouches. La taupe se fait justice elle-même, œil pour œil, dent pour dent.

Il existe une version tactile très bien faite de ce livre, pour aveugles et malvoyants, éditée artisanalement par *Les doigts qui rêvent*. Cette édition utilise toutes les ressources de matériaux divers et variés (cuir, tissu, plumes, fourrure...). L'intérêt de cet ouvrage, outre ses qualités esthétiques et sensorielles, est de pouvoir le faire partager à tous au sein d'une même classe.

Les doigts qui rêvent

11, rue des Noales 21240 Talant 03 80 59 22 88 ldqr@wanadoo.fr
(imprimé à partir de 50 exemplaires, sur commande)



Léonard est un album parfaitement autobiographique qui raconte l'histoire du propre fils de Wolf Erlbruch, adaptée en fiction. Les dessins de la page de garde sont d'ailleurs les dessins réels de son fils Léonard, terrorisé par les chiens depuis que l'un d'entre eux lui a volé un sandwich sur une plage.

On retrouve dans cet album quelques motifs récurrents dans l'œuvre d'Erlbruch (le bateau qui coule, un personnage japonais...). On retrouve également le jeu avec les vignettes des pages de gauche qui anticipent l'histoire, renseignent sur ce qui va se passer avant la chronologie réelle, ce qui donne des effets de sens intéressants.

L'auteur est intervenu sur la mise en page de couverture, pour faire déplacer les éléments du texte et de l'image de quelques millimètres, et justifier le texte et l'image entre eux.

La fin de l'album (Léonard redevenu enfant grogne doucement) suggère une histoire en boucle qui peut recommencer...

Moi, papa ours ? débute avec une page de garde moirée qui laisse apparaître des silhouettes d'ours, ce que peu d'adultes remarquent. Cet album est écrit sur le modèle d'un conte, d'une quête, de type classique. La mise en page propose un cadrage dépassant un peu la pliure, le personnage étant souvent calé sur le cadre. Cette façon d'occuper l'espace donne une puissance supplémentaire à l'album.



L'image en cul-de-lampe qui représente un petit navet au début de

l'album prend son sens dans la suite de l'histoire. Si on compare ce livre avec *Remue-ménage chez Madame K*, on se rend compte que Wolf Erlbruch n'a pas de règle de découpage définie : les albums débutent indifféremment soit par une page de texte, soit par une page d'image. On est frappé ensuite par le contraste entre le texte lyrique et la représentation de la pauvre bête rabougrie qui sort de l'hibernation... Les personnages de Wolf Erlbruch s'investissent corporellement dans l'action : l'ours se met à "réfléchir dans tous les sens". (de même Madame K va jusqu'à grimper dans l'arbre et se jeter dans le vide pour aider l'oiseau à voler).

Si l'on s'intéresse aux symboles iconiques (cf. *Dictionnaire des symboles - Gheerbrant et Chevalier*), on reconnaît le bouleau, symbole de fécondité, thème que l'on retrouve à plusieurs reprises dans l'album. Malgré le refus de Wolf Erlbruch en ce qui concerne les références culturelles, certaines réminiscences s'imposent de façon peut-être inconscientes. Par exemple, le personnage du lièvre est l'équivalent de celui du renard dans la culture africaine et la symbolique des contes fonctionne dans l'inconscient. D'autre part, les enfants qui naissent dans la terre évoquent un motif présent chez William Blake (*Les portes du paradis*). L'idée de langage malaisé ou de "langue pâteuse" se retrouve dans les contes (*La Belle et la Bête*) comme un signe d'inefficacité sexuelle, de mauvais parti.

D'autres indices sont donnés dans les petites icones, sans discours, pour aider le lecteur à se situer dans le temps et dans l'espace (canoë, trappeur, avion à hélice...). On voit que, ici encore, Wolf Erlbruch privilégie les réponses graphiques par rapport aux références textuelles.

L'absence de verbe dans le titre laisse place à toutes les suppositions et conjugaisons possibles pour l'interprétation (est-ce un passé, un futur, un présent ?), selon le niveau de lecture de chacun. On retrouve là le goût de Wolf Erlbruch pour le questionnement philosophique.

Cette interrogation se retrouve dans l'ouvrage au titre évocateur ***La grande question***. Cet ouvrage est la première création de Wolf Erlbruch pour un éditeur français. Édité aux éditions Être, de Christian Bruel, grâce à l'aide du Conseil Général du Val-de-Marne, c'est l'album de naissance offert en 2004 dans ce département (environ 19 600 naissances prévues). L'album a remporté le Bologna Ragazzi Award 2004, prix de la foire internationale du livre de jeunesse de Bologne.

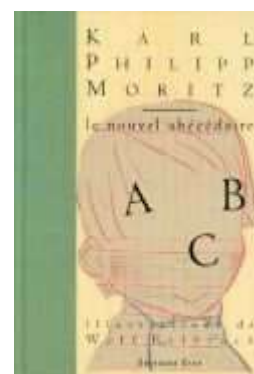


Le principe de cet album est que vingt-et-un personnages se succèdent pour répondre à une question hors champ posée par un personnage que l'on ne connaît pas. Un système de réponses va s'organiser et le lecteur comprend que chacun répond depuis son point de vue. Chaque personnage donne une raison d'exister à l'autre.

La lecture de cet album permet de nouveau de constater que Wolf Erlbruch fignole les moindres détails (découpage de la partition réelle de la neuvième symphonie, utilisation du plan de Turgot pour la tenue du soldat...). Une autre ligne de force du travail de Wolf Erlbruch apparaît directement ici : le jeu entre la règle et le chaos (utilisation des tables de logarithmes, du papier quadrillé, des livres comptables...). L'utilisation du hors champ dans de nombreuses pages rappelle la technique du peintre chinois Zao Wou-Ki qui travaille aussi avec des éclatés de noir sur un fond crème.

Un cahier du même titre (*La grande question*), composé de croquis et dessins réalisés spécifiquement par Wolf Erlbruch, est offert à chaque visiteur de l'exposition. Ce cahier, au même format que le livre, reprend le même principe, des formules détournées du livre, et l'enfant est invité à compléter les éléments qui manquent petit à petit, dans le dessin et dans le texte. Il devient ainsi lui-même acteur de la création.

Christian Bruel a publié ***Le nouvel abécédaire*** de Karl Philipp Moritz sur un coup de foudre personnel. Karl Philipp Moritz, très peu connu, est un pédagogue allemand et il a écrit ce livre en 1791. C'est le premier abécédaire laïque : pour la première fois un abécédaire ne fait pas référence à Dieu ou à la mythologie. L'être suprême, dans ce livre, est l'homme. Compagnon et ami de Goethe, cet auteur est aussi le premier à avoir publié un roman psychologique (*Anton Reiser*). Ils furent tous les deux, après un voyage en Italie, les propagandistes de l'art gréco-romain en Allemagne. Wolf Erlbruch utilise d'ailleurs le "jaune de Weimach" pour un extrait du Faust de Goethe dans *Cuisine de sorcière*. Karl Philipp Moritz est aussi le premier à avoir écrit que la petite enfance comptait dans le développement de l'humain. Contrairement à Jean-Jacques Rousseau, il est persuadé des bienfaits de la lecture et pense qu'il faut absolument donner des livres aux jeunes enfants.



Cet abécédaire est construit sur le mode alphabétique, de A à Z, mais en gardant l'ordre des mots allemands avec leur traduction. Cela permet de garder l'ordre des images qui présentent une progression. Cette progression est issue de la philosophie allemande des Lumières : Karl Philipp Moritz fait l'hypothèse, fautive naturellement, que l'enfant devient lettré en cheminant de la lettre A à la lettre Z. L'album débute par les cinq sens et se termine par la métaphysique. C'est un abécédaire métaphorique de l'acquisition du savoir. On peut trouver sur internet l'intégrale des gravures de *l'Abécédaire* de l'époque.

Wolf Erlbruch a vu ces gravures à la bibliothèque nationale allemande dans l'exemplaire de 1791 et il a travaillé ses propres images en fonction des gravures de l'époque.

De nombreuses pages sont des réflexions philosophiques. Par exemple, l'homme trop à l'abri devient insensible, indifférent à la misère du monde. On trouve ici, de nouveau, dans l'image, une allusion au Titanic qui coule. L'auteur s'intéresse aussi à la misère, à l'argent, à la richesse ("*Pourquoi boire dans une coupe en or ?*"). Franc-maçon, il utilise également le symbole et la métaphore du cèdre et de l'hysope (le cèdre apparaissant comme le plus majestueux des arbres et l'hysope comme une plantule parasite, mais pourtant médicinale) : « *Les gens pauvres sont faits comme les gens riches. C'est pourquoi le riche ne peut être comparé au cèdre et le pauvre à l'hysope. Chaque être humain a le droit d'être soutenu. Lorsque les gens pauvres sont faibles et malades, ils ont besoin d'aide, lorsque les gens riches sont faibles et malades, ils ont aussi besoin d'aide, la fièvre fait frissonner pareillement les riches et les pauvres. Nul ne doit mépriser autrui, car être un homme est la plus haute des distinctions.* »

Quoique faisant dans son œuvre la promotion du livre, Karl Philipp Moritz, entre la première et la dernière image, laisse entendre que non seulement, on n'est pas sauvé parce qu'on est lecteur, mais qu'il existe aussi des livres qui peuvent blesser (les roses ont des épines ; à la dernière lettre, le lecteur s'est piqué).

Wolf Erlbruch assure la promotion de cet auteur et de ce texte peu connu en l'illustrant aujourd'hui et en lui donnant de l'énergie avec son image. Sa passion pour Goethe et pour Karl Philipp Moritz mérite d'être remarquée.

Christian Bruel considère *Remue-ménage chez Madame K* comme un chef d'œuvre. Un couple d'apparence banale est confronté à la venue d'un merle. La dame s'entiche de ce merle, devient sa mère par procuration et décide de lui apprendre à voler. Elle va lui insuffler l'énergie et la technique du vol. Tout le livre est écrit à la forme pronominale, manière subjective d'insister sur l'identité et sur le sujet. Or, Madame K. n'a pas d'identité. Elle n'est qualifiée que par la première lettre de son nom de femme mariée (ce qui renvoie à Kafka ou à des références picturales). On peut relever dans cet album une référence à Truman Capote (dans *Petit déjeuner chez Tiffany*, une femme apprivoise un corbeau et s'éloigne un peu plus tous les jours).



Dans un album, certains codes fonctionnent et renseignent inconsciemment le lecteur. Dans celui-ci, on trouve un code chromatique très efficace : les parties grises correspondent à l'imaginaire ou aux fantasmes de Madame K. Le code du cadre est également utilisé par l'illustrateur : un filet rouge enserre Madame K. dans le cadre familial ou lorsqu'elle est toute seule. Au moment de l'envol, le cadre se brise et le cerisier bourgeonne. On peut penser que Monsieur K. avait tout prévu puisque si on retourne l'image de la page où il a dessiné un lavis, entre les pattes du chat, on voit l'oiseau.

Même la mise en page de la couverture indique un double remue-ménage (libération et chaos technique) : le dos n'est pas droit. La diagonale exacte passe par les deux regards : le regard du lecteur structure l'image et les regards des personnages sont structurants dans l'image.

Cette méthode d'expression tient un type de discours à la fois narratif et graphique, esthétique. Ce n'est qu'après plusieurs lectures que l'on peut aider les enfants à entrer dans les techniques de ce code iconique et commencer à appréhender la densité psychologique des personnages.

Ratten est un livre édité uniquement en allemand chez Maro Verlag en 1993, sur un poème de Gottfried Benn. C'est un poème épouvantable qui raconte l'histoire d'une jeune fille trouvée dans un étang, morte, qui porte dans son ventre gonflé des rats vivants.

Wolf Erlbruch a illustré ce poème d'images sublimes faites de rats sur des tables de logarithmes (norme et chaos). Le style de ces illustrations est complètement différent des albums précédents, pour enfants.

Allons voir la nuit est un très bel album qui met en scène un petit garçon, Pierre, qui réveille son père pour aller voir la nuit. Le père accepte, tout en objectant qu'il ne se passe rien d'intéressant la nuit. Comme dans de nombreux classiques du livre de jeunesse, le père ne voit rien alors que le lecteur, par les yeux de l'enfant, assiste à des scènes passionnantes. À partir de cet album, il est intéressant avec les enfants de réaliser des passerelles iconiques : aller chercher des figures récurrentes (le personnage d'Alice, des figures mythologiques...) et les comparer. La fin est ambiguë : on ne sait pas si les personnages sont réellement sortis quoique l'enfant garde entre les mains une petite balle lancée par Alice. On retrouve là un vieux système de la littérature de jeunesse qui laisse planer le doute sur ce qui a eu lieu mais donne un indice sur ce qui s'est produit dans l'imaginaire de l'enfant.

En conclusion

L'univers de Wolf Erlbruch est riche du côté plastique, du côté de l'émotion, de l'œuvre, mais il joue très peu sur les références prises dans l'histoire de la peinture. Le travail de biographe de Christian Bruel l'amène pourtant, dans une "conception policière de la lecture", à traquer ces quelques références et recouper les informations.

Compte rendu rédigé et mis en ligne sur Telemaque par Chantal Bouguennec 01/03/2004

<http://www.cndp.fr/crdp-creteil/telemaque/document/erlbruch.htm>

Pour compléter

[Dans l'atelier de Wolf Erlbruch](#), le site réalisé à l'initiative du CPLJ, autorise quelques entrées supplémentaires vers ces références culturelles.

© Académie de Créteil/CRDP/Télémaque - 16/02/04 - Mise à jour 20/06/07 ✉

À PROPOS DE WOLF ERLBRUCH...

Wolf Erlbruch, né à Wuppertal (Allemagne) en 1948, est considéré comme l'un des grands graphistes contemporains. Ses albums sont traduits dans plus de vingt langues et il est édité en France depuis 1993. Titulaire de la chaire d'illustration à l'Université de Wuppertal, il se consacre essentiellement à son enseignement et à la conception d'albums'.

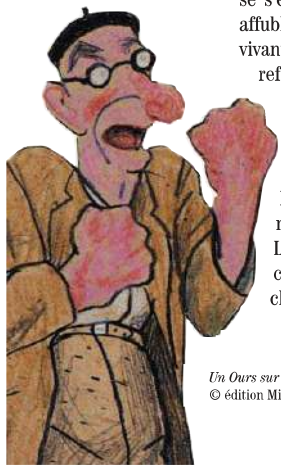


Multiplier les approches

L'œil est vif sous les sourcils broussaillieux, derrière les petites lunettes rondes, aux verres cerclés de métal... Les fameuses lunettes de Wolf Erlbruch ! Tout-petit, à deux ans et demi, il en dessine déjà plusieurs paires posées sur un seul plan, montures mêlées, les branches respectant la perspective. Jeune homme, il portait les mêmes petites lunettes dont les verres n'étaient pas (encore) correcteurs. Nul se s'étonnera donc de voir nombre de ses personnages, humains et animaux, affublés de petites lunettes rondes. « J'aime ces lunettes-là, dit-il. Elles semblent vivantes. Des sortes d'insectes aux pattes articulées. Et derrière l'opacité des reflets, je ne suis pas obligé de dessiner les regards ! » Certes. Mais toute la force expressive doit alors passer par les postures, le temps et l'émotion arrêtés dans un geste et une situation authentiques. La nécessité d'un regard sachant voir change ainsi de camp : elle incombe pour partie au lecteur.

L'une des clefs de l'œuvre de Wolf Erlbruch réside probablement dans une mise en question du regard partagé, tant sous l'angle thématique que formel. Le monde selon Wolf est donné à voir dans des albums qui rappellent sans cesse leur caractère fictif et dont les codes et les techniques graphiques ne cherchent pas à se fondre dans l'illusion d'une simple transcription.

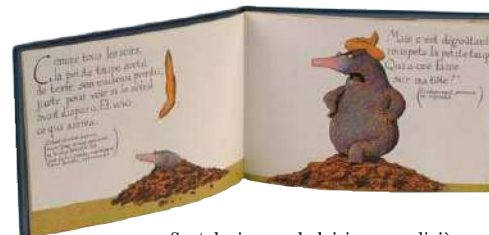
Un Ours sur une balançoire,
© édition Milan, 2003



« Bien creusé, vieille taupe ! » Karl Marx

Wolf Erlbruch a connu un succès planétaire dès la publication de son deuxième album, *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête* (texte de Werner Holzwarth).

La taupe, une myope notoire équipée de petites lunettes, sort la tête de sa galerie... et se trouve coiffée d'un bel excrément moulu. Gardant la pièce à conviction sur le sommet du crâne, elle cherche l'animal responsable. La « table des matières » figurant, entre parenthèses, sur chaque page est de la plume de Wolf. Et la force de l'album tient aussi à sa mise en page et aux cadrages : la petite taupe ne sera hors-champ qu'une seule fois, à l'heure de sa sournoise (et dérisoire) vengeance.



De la Petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête, © édition Melan, 1993



Scatologique, rabelaisienne, policière, et jubilatoire, la fable n'a pas d'autre sens que de laisser libre cours à la jouissance de transgresser. La réussite de cet album tient aussi à la technique particulièrement efficace du découpage-collage des figures réalisées aux crayons de couleur sur du papier kraft et placées sur un fond de page économe de décor et de détails. Wolf dit avoir dû s'y résoudre pour gagner du temps. Toujours est-il qu'il restera fidèle à cette technique.



Allons voir la nuit !
© La joie de lire, 2000

Le petit pas de côté

Parmi les personnages emblématiques de Wolf Erlbruch figurent ces dames aux origines modestes et aux amples formes dont il nous fait partager les tourments domestiques. Et des animaux bien ordinaires : chiens, chats, canards... Quelques ours aussi voisinent avec tout un bestiaire de mal-aimés : crapauds, taupes, hyènes, chauves-souris, araignées, et insectes divers.

L'acuité du regard de Wolf va toujours de pair avec la tendresse qu'il éprouve pour ses personnages, qu'ils soient ordinaires, mythiques ou réprouvés. Madame K. est belle. L'ogresse, bien que terrible, reste plus pathétique que monstrueuse. Quant au crapaud dans *Les cinq Affreux*, son japonisme et son kimono élégant semblent une seconde nature...

Les personnages ne sont jamais des caricatures. Ils sont authentiques tout en restant explicitement dans le champ fictionnel d'une représentation non analogique de la réalité. L'œuvre réside aussi dans ce petit pas de côté. Quand



L'Atelier des papillons,
© Editions Étre, 2003

Bibliographie de Wolf Erlbruch : ouvrages disponibles en français

De la petite Taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête (Werner Holzwarth), Milan Jeunesse, 1993 / 2004

Les cinq Affreux, Milan, 1994

Léonard, Éditions Ètre, 2002

Moi, papa ours ?, Milan, 1993

C'est même pas un perroquet ! (Rafik Schami), Actes Sud junior, 1996

L'Atelier des papillons (Gioconda Belli), Éditions Ètre, 2003

Remue-ménage chez Madame K, Milan, 1995 (Prix Totem Salon du livre jeunesse / Télérama, 1996)

Les dix petits Harongs, La Joie de lire, 1997

L'Ogresse en pleurs (Valérie Dayre), Milan, 1996

Cuisine de sorcière (Johann Wolfgang von Goethe), La Joie de lire, 1998

Un Ours sur une balançoire (Dolf Verroen), Milan, 1999

Allons voir la Nuit, La Joie de lire, 2000

Le nouvel Abécédaire (Karl Philipp Moritz), Éditions Ètre, 2003

Un Paradis pour Petit Ours (Dolf Verroen), Milan Jeunesse, 2003

Moi, Dieu et la création (Bart Moeyaert), Éditions du Rouergue, 2003

La grande Question, Éditions Ètre, 2003 (Grand prix Fiction 2004 à la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne et mention spéciale du jury du prix Pitchou 2004)

L'artiste travaille longuement son ogresse qu'il souhaitait à la fois familière (foin des poneifs : nul gigantisme, nul couteau à la ceinture) et extraordinaire (la coiffure de philodendrons), sa « réalité » sera aussi invalidée par l'étrangeté de son environnement : aucun paysage ne réunit un porche d'église romane, un kayak et une architecture issue du Bauhaus !



L'Ogresse en pleurs, © édition Milan, 1996



Remue-ménage chez Madame K, © édition Milan, 1995

Christian Bruel tient à remercier Wolf Erlbruch qui lui a chaleureusement ouvert, à plusieurs reprises, son atelier de Wuppertal, à bien voulu lui communiquer nombre d'informations et de documents et considérera peut-être avec une bienveillance amusée des propos qui n'engagent que leur auteur. Ses remerciements vont aussi à Bernard Priot, l'un des traducteurs des albums de Wolf Erlbruch, qui a participé aux entretiens avec Wolf Erlbruch, tant à Wuppertal qu'à Paris, et a assuré la traduction des échanges et des entretiens enregistrés.



Christian Bruel, écrivain, concepteur d'albums, éditeur, auteur d'études critiques, a été le commissaire des expositions « Nicole Claveloux et & », « Anthony Browne au pays des albums » et « La Grande Question de Wolf Erlbruch ».

La règle et le chaos

L'artiste nommé « temps quadrillé » les inclusions de morceaux de tables de logarithme, de registres comptables, de pages de cahiers d'écolier sur lesquels il appuie ses images. Ces rappels d'une règle extérieure, cette omniprésence graphique de la norme autorisent et excusent, sans doute, la générosité, l'enthousiasme et le « remue-ménage » des représentations, tant thématiques que formelles.

Cette tension entre règle et chaos est toujours liée au sens chez Wolf Erlbruch. Ainsi la couverture de *Remue-ménage chez Madame K* mêle deux signes opposés. L'un tend vers le désordre : le faux dos brun, dont le « retour » est de guingois, annonce à sa manière le bouleversement suggéré par le titre. L'autre est la diagonale (haut gauche – bas droite) qui noue symboliquement la relation à venir entre les deux actants : les regards de la dame et de l'oiseau s'inscrivent exactement, en sens inversés, selon cette diagonale.

L'aventure de vivre

Les représentations et les situations proposées par Wolf Erlbruch peuvent bien osciller entre le banal et le surnaturel : elles sont psychologiquement plausibles parce qu'authentiques.

Arrêtons-nous à nouveau sur une magnifique image de l'album *Remue-ménage chez Madame K* : un homme d'un âge certain, Monsieur K, soulève son épouse, à bras le corps, dans un élan de tendresse probablement unique dans un album de jeunesse. Et la scène se prolonge, au moins dans le fantasme, puisque quand la neige vient à tomber, le tapis blanc atteindra les genoux du monsieur sans qu'il ait relâché son étreinte. Superbe manière d'aborder la redoutable et belle tension entre l'affect et le temps qui passe...

Plus loin dans l'album, en battant des bras pour enseigner le vol à l'oiseau, Madame K s'envole. Nous sommes à peine étonnés, emportés par la logique d'une émancipation transposée dans le fantastique et soulignée par le bris (discret) du filet rouge qui encadrerait, jusque là, l'existence de Madame K.

Nous sommes bien dans un album où les codes graphiques génèrent, soulignent et masquent d'un même mouvement les discours imbriqués du texte, des images et de la musique intime du lecteur. Et grimpés sur les épaules des albums de Wolf Erlbruch, nous sommes à hauteur d'humanité.

Christian Bruel

R e v u e A E I O U N ° 6
1 2 / 2 0 0 4



Remue-ménage chez Madame K, © édition Milan, 1995



(1) voir site www.lidj.tm.fr/erlbruch, conçu par le Centre de promotion du livre de jeunesse, consacré à l'exploration et au commentaire de son oeuvre.

(2) voir sur site allemand www.fl-ausgub.de comment Wolf Erlbruch a rendu hommage aux images en couleur d'une édition de 1790 de ce grand classique de Karl-Philipp Moritz, le pédagogue ami de Goethe.

(3) Traduction Germaine Beaumont, pp. 77-78, 1962, Gallimard.



Moi, papa ours ?, © édition Milan, 1993



Le nouvel Abécédaire, © édition Ètre, 2003



- wwwwwwPar : [Deust 2](#) 19 septembre 2008

Wolf Erlbruch, un philosophe au pinceau d'or

Une philosophie multicolore

« *Erlbruch* », qui n'en a jamais entendu parler ? *Wolf Erlbruch* est aujourd'hui un des auteurs - illustrateurs parmi les plus connus. Il innove encore et encore en nous proposant des albums pour les petits enfants toujours un peu plus remarquables.

C'est en Allemagne, à Wuppertal qu'est né ce prodige. Passé l'Ecole Folkwang de Création Artistique d'Essen-Werden où il étudie le dessin, Erlbruch travaille ensuite, comme illustrateur pour des maisons d'édition et des agences de publicité. En 1990, il est nommé professeur. Il travaille quelques années plus tard en tant que titulaire de la chaire d'illustration de la Berhischen Universität Gesamthochschule de Wuppertal.

Auteur de certains de ses albums, il est édité en France depuis 1993. Traduit dans plus de vingt langues, il est considéré aujourd'hui comme l'un des grands illustrateurs de notre époque.



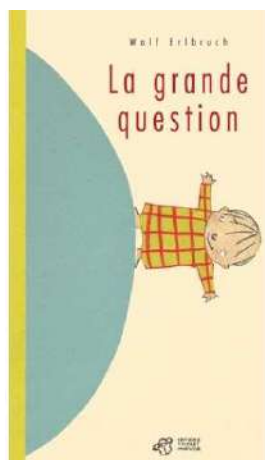
C'est avec l'illustration de *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, en 1993, que le public français découvre l'originalité et la vitalité du trait d'Erlbruch, et l'ouvrage se voit doublement couronné du prix du Cercle d'or jeunesse 1993 et du prix Sorcières 1994. Il s'est également vu attribué en 2003 le prestigieux prix

Gutenberg. Cet incomparable illustrateur est l'auteur de *La Grande Question*, *Léonard*, *Allons voir la nuit* et illustrateur, entre autres de *L'Atelier des papillons* ou *Moi, Dieu et la Création*, albums tous aussi prisés les uns que les autres. Etre édition, La joie de Lire ou même Rouergue ne se s'y sont pas trompés en éditant les œuvres de cet unique « **homme aux mains d'or** ».

C'est à travers des images fantastiques, humoristiques et cocasses en totale adéquation avec le récit, alliant souvent dessins et collage que cet allemand aborde des sujets bien souvent délicats, comme le deuil, la vie et la mort. Ses sujets sont d'autant plus délicats qu'ils sont destinés aux petits enfants, mais Erlbruch, par une simplicité, une drôlerie et une **tendresse fascinante** reconforte le lecteur qui prend plaisir à tourner chaque page de ses albums.

L'univers développé par Erlbruch, Wolf de son prénom, est un univers qui ne peut que plaire aux enfants. Ses livres sont truffés de personnages grotesques et attachants, dont les aventures dépassent les frontières de la trop sérieuse réalité. Il propose aux enfants une réflexion « ludico - philosophique ». La plupart de ses discours, qu'ils soient graphiques ou narratifs mènent l'enfant envahi de questions sans réponses sur le chemin d'une réflexion humaniste et philosophique. Il donne à relativiser les « malheurs » de la vie, le sens que l'on donne à la vie et le monde qui nous environne.

« En multipliant les approches et en les montrant, j'interroge la diversité de la vie en la considérant vraiment comme la normalité » (W. Erlbruch).



Dans son album jeunesse *La Grande Question*, destiné aux enfants de 6 ans, Erlbruch donne naissance à plusieurs personnages, tous aussi inattendus les uns que les autres. Chaque personnage répond à la question de la vie et de la mort posée par un personnage que l'on ne voit pas (à moins qu'il ne s'agisse de l'enfant qui apparaît en couverture). Ainsi, chacun apporte son point de vue et donne une raison d'exister à l'autre. L'enfant peut ainsi répondre lui-même. Et si l'essentiel était d'aimer et d'être aimé par nos proches ?

C'est par le biais d'illustrations superbes et d'une écriture poétique, que ce prodige aide les tout petits à répondre à des interrogations philosophiques aussi sérieuses que celle-ci de façon humoristique, douce, belle et profonde. *La grande question* a par ailleurs plu aux plus « grands enfants », puisqu'il a été récompensé du prix Pitchou et aussi du prestigieux prix Bologne 2004, celui du plus grand salon du livre jeunesse européen.

Ce philosophe au pinceau d'or est un de ces rares auteurs qui réussit magnifiquement bien à comprendre, à ressentir les angoisses enfantines, à les réconfortant tout en les faisant rêver, les émerveillant toujours un peu plus par des dessins fantastiques. C'est à se demander si Erlbruch n'est pas le petit papa qui essaye d'expliquer le plus tendrement possible la vie à tous ses petits enfants auxquels il s'adresse avec amour... Aurait-il gardé son âme d'enfant ?

Hâtons nous de découvrir très prochainement *Les dix petits harengs*, un de ses derniers albums et d'avoir entre les mains *La canard, la mort et la tulipe*, un album récemment paru, destiné aux plus de 6 ans dans lequel Erlbruch aborde le thème de la mort en mêlant si bien philosophie, tendresse et beauté de l'image et du texte.

« Cette représentation de la mort a quelque chose de touchant, d'enfantin. Elle se promène avec sa tulipe noire et aborde en douceur le canard. »(croqu'livre).

Cet homme n'a pas fini de nous surprendre, et de colorer de mille couleurs le monde et les angoisses enfantines ...

Alice Mochez (19 septembre 2008)

DEUST II Métiers des bibliothèques et de la Documentation 2007

http://jeunesse.lille3.free.fr/article.php3?id_article=750



Le succès des livres d'images

Wolf Erlbruch



« Pas de place pour les Tamagotchis » : entretien avec Wolf Erlbruch

Ses images aident les enfants à se faire eux-mêmes une idée. Wolf Erlbruch est l'un des plus importants illustrateurs de livres pour enfants à succès en Allemagne. Dans cet entretien, il donne un aperçu de son atelier de dessin.

Monsieur Erlbruch, vous avez déclaré un jour que vous considérez que 90 pour cent des livres pour enfants sont superflus. Pourquoi ?

Il y a environ dix ou douze ans, les éditeurs ont découvert que les livres pour enfants pouvaient leur faire gagner de l'argent. Depuis, la majorité des livres pour enfants sont juste un moyen de faire des affaires. Si nous jetons un œil aux catalogues des maisons d'édition, nous retrouvons presque partout les mêmes thèmes et la même esthétique. Les éditeurs s'en tiennent à une norme particulière, dont ils pensent qu'elle fera vendre. Ainsi il s'ensuit un surplus relativement important. 90 pour cent c'est peut-être un peu exagéré, mais pas tant que ça.

Qu'est-ce qui fait le succès des livres pour enfants selon vous ?

Celui qui s'adresse aux enfants doit raconter quelque chose qui est immédiatement en rapport avec sa propre vie. Ces livres devraient permettre aux enfants de découvrir de petits fragments du monde grâce à la subjectivité présumée de l'expérience des auteurs et des illustrateurs. Les enfants doivent avoir la possibilité de se façonner une image de ces histoires vraiment sérieuses et sincères.

Le lièvre est un animal rude

Vos personnages et vos animaux ne sont pas « beaux » dans le sens classique du terme, pourquoi ?

Parce que nous non plus, du moins la majorité d'entre nous, nous ne sommes pas beaux dans le sens classique. Ça serait aussi horrible si nous avions tous le même chirurgien esthétique. Nous nous ennuiions et il n'y aurait plus rien à découvrir.

En fait, les animaux ne sont pas beaux, ils sont phénoménaux. Ils nous fascinent par leur réalité sérieuse. Je veux conserver ce caractère phénoménal. L'animal ne doit pas être « tamagotchisé ».

Les enfants ont même parfois peur lorsqu'ils voient un vrai lièvre dans un champ. Ils ne l'auraient jamais imaginé comme cela. Ils pensent qu'un lièvre a des yeux bleu clair et un nez rose. Et puis ils voient ce monstre. Mais c'est vraiment un lièvre : un animal qui impose le respect, grand, osseux et plutôt rude – et en aucun cas mignon.

Vous ne faites pas qu'illustrer, vous écrivez aussi des textes. Quel rôle joue le texte dans les livres pour enfants ?

Le texte joue un rôle aussi important que l'illustration.

Les deux doivent être égaux.

Il faut de l'expérience pour pouvoir raconter



En tant que professeur à l'université de Wuppertal, vous formez de jeunes illustrateurs. Qu'est-ce que vous leur enseignez ?

Je leur dis qu'on ne peut pas les former. On peut seulement leur répéter : « Regardez autour de vous ! » Je leur dis qu'ils doivent élargir leurs recherches d'informations – ne pas se contenter du monde de l'image, mais envisager aussi l'art, la poésie et la musique.

Il faut beaucoup lire et beaucoup observer, aussi à l'extérieur, dans la nature. Et enfin, il faut pouvoir attendre, jusqu'à ce que vous sachiez ce que vous voulez raconter.

Vous-mêmes, est-ce que vous apprenez encore des choses en ce qui concerne le dessin ?

Oui, tous les jours et beaucoup. On oublie beaucoup de ce qu'on a vu. Ou on ne s'en souvient plus très bien. On pense pouvoir dessiner un cheval, ou savoir exactement à quoi ressemble une personne âgée, mais on ne sait rien de tout cela.

Pour me remplir sans arrêt la tête, je m'assieds parfois le matin et je dessine la jambe arrière d'un cheval sur le journal – seulement pour m'assurer que je suis encore capable de le faire. Si je n'y arrive pas, je vais à l'occasion voir un cheval dans son pré ou je prends un atlas anatomique.

« J'ai connu des difficultés avec le thème de la mort »

Quand vous étiez enfant, quel était votre livre d'enfant préféré ?

Je n'en avais pas. Je n'avais que les livres de mes parents. À l'époque, mon livre préféré était un catalogue avec des reproductions. Un mélange très éclectique d'anciens maîtres, des tableaux très célèbres, mais aussi des images de renards dans les bois, de navires dans la tempête, de moines un verre de vin à la main et ainsi de suite, que je n'arrive toujours pas à attribuer aujourd'hui.

Vous avez mis dix ans pour produire votre livre « Le canard, la mort et la tulipe » (« Ente, Tod und Tulpe ») ...

J'ai rencontré beaucoup de difficultés à trouver une simplicité avec le thème de la mort. J'étais tellement parti dans la mauvaise direction philosophiquement et j'ai écrit de longs textes sans fin, que moi-même je ne voulais plus lire ensuite. Certaines choses prennent beaucoup de temps.

Voyez-vous actuellement un projet particulier que vous voulez absolument faire ?

Non. Je veux simplement dessiner.

Dagmar Giersberg a mené l'interview.
Elle travaille comme publiciste indépendante à Bonn.
Copyright : Goethe-Institut e. V., Online-Redaktion
Mars 2009

Traduction: Goethe-Institut Brüssel

Vous avez encore des questions sur cet article ? Écrivez-nous !

✉ online-redaktion@goethe.de



WOLF ERLBRUCH: UNE RENCONTRE RARE

Des animaux plus forts qu'attendrissants ou mignons, des collages très épurés, des mises en page surprenantes font que l'on prête toujours davantage attention à cet illustrateur bardé de prix, que j'ai pu rencontrer au premier printemps, à Wuppertal, en Allemagne. Voici notre entretien mené dans son vaste atelier, un lieu sérieux de recherche, égayé par quelques affiches colorées et de petites sculptures. Une grande table, jonchée de feuilles de papier jauni, couvertes de chiffres et de taches d'encre énigmatiques s'avère être le lieu de la naissance de notre future couverture. PAR ULRIKE BLATTER



AUTO-PORTAIT DE WOLF ERLBRUCH, GUTENBERG-GALAXIE III, INSTITUT FÜR BUCHKUNST LEIPZIG

Cher Wolf Erlbruch, enseignez-vous toujours ?

Non, j'ai pu arrêter il y a plus d'une année, mais il y a encore des étudiants qui viennent me demander des conseils avant leur diplôme.

Dans combien de langues vos albums sont-ils traduits ?

Oh cela dépend ; il y en a qui existent en trente-cinq langues, d'autres en trois, d'autres seulement en allemand ...

Les héroïnes de *L'Ogresse en pleurs* et de *Remue-ménage chez Madame K.* ne sont pas vraiment des beautés : n'êtes-vous pas un peu misogyne ?

Là vous vous trompez entièrement, d'ailleurs vous pouvez le constater dans mes carnets d'esquisses... (Il me montre quelques croquis qui, effectivement, révèlent des détails de modèles féminins plus séduisants : nous éclatons de rire tous les deux !)

Quelles sont vos influences stylistiques du début ?

C'est très net chez moi... déjà tout petit garçon, j'ai aimé les livres d'Olaf Gulbransson que mes parents possédaient,

au point de les remplir de mes propres dessins. A dix ans, je voulais absolument rencontrer cet artiste, mais lorsque nous sommes arrivés au Tegernsee où il habitait à la fin de sa vie, nous n'avons plus trouvé que sa tombe toute fraîche. Mon amour du vide, de la ligne fluide qui exprime le sérieux et le sensible à la fois, provient de lui. J'ai beaucoup aimé aussi l'estampe japonaise, j'en possède plusieurs.

Mais j'ai comme l'impression que vous vous méfiez d'abord de l'onirique, de la beauté (dans *L'Atelier des papillons* par exemple)...

Ce qui m'intéresse, c'est la beauté, mais brisée, fêlée... Mes personnages se composent de plusieurs caractères... J'ai de la tendresse, de l'affection pour eux ; et jusque pour leur laideur.

Dans *Le Roi et la mer* – texte magnifique de Heinz Janisch, et qui vous sied si bien – le personnage est d'une simplicité confondante et pourtant, il peut avoir l'air gai ou furieux, soucieux ou étonné. Arriver à cette simplification-là vous a-t-il demandé une grande concentration ?

Non, *Le Roi et la mer*, ce sont des souvenirs plutôt légers... Des petites vagues... Une fois que le personnage est là, c'est lui mon acteur et il s'exécute sans grande difficulté.

A propos du magnifique ouvrage *Les dix petits harengs*, on a l'impression que vous aimez vous amuser, mais, aussi, faire peur quelquefois (la page avec l'ours, ou celle du crocodile, par exemple) ; avez-vous repensé à votre propre angoisse d'enfant à propos de la chanson des *Zehn kleine Negerlein* ?

Oui, bien sûr, l'album fait référence à cette chanson-là... Mais si je m'amuse, cela ne doit pas se faire sur le dos des autres. Et la peur, le mal font partie de la vie. On peut préparer les enfants lentement à tout ce qui peut arriver.

Léonard craint, lui, les chiens, et ensuite, en tant que chien, il a peur des petits garçons... Y a-t-il quelque chose de véri-



ILLUSTRATION DE WOLF ERLBRUCH POUR LE ROI ET LA MER, LA JOIE DE LIRE

dique dans cette fable? Quelqu'un de votre famille a-t-il été mordu par un chien?

Oui, c'est à mon fils que c'est vraiment arrivé – pas la transformation, bien sûr!

Vous avez dit dans un entretien que j'ai trouvé dans la revue italophone de l'ISJM Il Folletto, que «La cause première de la communication est de parler ouvertement de ses propres perspectives et de ses propres questions avec d'autres partenaires, y compris les enfants». Il me semble que ce souci se ressent toujours davantage...

En tout cas, je reste entièrement d'accord avec cette phrase. Le pire, c'est lorsqu'on n'arrive plus à communiquer. J'évite de montrer dans mes livres un monde qui n'ait que le côté rose... Les enfants doivent être préparés et, en grandissant, être accompagnés; on doit partager avec eux.

Pour moi, votre livre le plus vertical, le plus dépouillé aussi, c'est *Le Canard, la mort et la tulipe*. J'ai comme l'impression que c'est votre album le plus personnel, le plus profond. Et il me semble que le côté mat de son papier vous va très bien. Par son titre allemand, *Ente, Tod und Tulpe*, vous faites allusion à la gravure de Dürer *Ritter, Tod und Teufel*?

Oui, bien sûr... et c'est un livre auquel j'ai pensé, auquel j'ai travaillé pendant longtemps, des années! Avec des moments de désespoir. Maintenant c'est un album que j'aime bien, son papier, son allure, oui, une fois que le texte était venu! Et son succès me surprend. Le simple n'est pas si facile que ça! Je ne vois pas la mort comme un assassin, mais plutôt comme une compagnie naturelle. C'est une lecture que l'on doit proposer aux enfants, sentir si le sujet les intéresse...

Les gravures anciennes en collage que l'on peut rencontrer dans vos albums sont-elles retravaillées?

Je les utilise telles quelles, mais découpées à ma guise... Les éléments étrangers sont là pour attirer l'attention sur mon propre langage – et vice versa.

Actuellement éloigné du style de *Remue-ménage* chez Madame K., vous êtes, en quelque sorte, à la recherche d'un équilibre subtil entre questionnement philosophique personnel et proximité avec l'enfant? Entre habileté et maladresse voulue? Je ne dirais pas maladresse... Le collage est là pour mettre cer-

tains accents. Il n'est pas là pour changer le monde, le contenu, mais l'attention du lecteur. Non académique, apparemment plus gauche, il crée des niveaux, des strates différentes; la rencontre d'esthétiques diverses amène de la profondeur.

A la fin de notre entretien, après m'avoir encore déclaré qu'il était très reconnaissant de ses vingt ans d'expérience dans l'enseignement et de son travail dans une agence de graphiste, où il a appris à créer des images à partir d'un texte et à lier des sujets inhabituels, l'artiste me présente deux livres qui ne s'adressent pas vraiment aux enfants: *Le nouvel abécédaire* de Karl Philipp Moritz, humaniste allemand des Lumières et pédagogue précurseur, et une sorte de carnet d'esquisses reproduit en édition bibliophile; troisième numéro de la série *Gutenberg-Galaxie*, il est consacré à Erlbruch, lauréat du prix Gutenberg de la ville de Leipzig en 2003. On y trouve, en feuille volante, le discours laudatif de Konrad Heidkamp. Ce spécialiste du livre y souligne que Wolf Erlbruch est un des rares artistes sachant lier l'exigence des adultes au plaisir des enfants; que ce furent peut-être justement les limites de ce genre de publication, à savoir l'album, qui lui ont permis de trouver son propre style. Heidkamp y confesse aussi «aimer l'artiste parce qu'il fait survivre un monde de qualité, d'artisanat et d'histoire de l'art sans lever l'index et sans sous-entendus grincheux». Le carnet en question contient entre autres le *chemin de fer* et les premières esquisses de *L'Ogresse en pleurs*, absolument émouvantes.

Le Nouvel Abécédaire a été publié en français, en 2003, par les éditions Etre. Les nouvelles images sont fidèles à l'esprit des gravures originales de l'auteur du XVIII^e siècle, donnant «un éclairage puissant teinté de tendres impertinences à l'œuvre du pédagogue.» (Note de l'éditeur Christian Bruel).

Les deux ouvrages nous permettent de comprendre encore mieux la méthode de travail, la richesse d'expression de W. Erlbruch; remplis de prouesses techniques et de contrastes divers, ils nous font entrer directement dans l'énigme de sa création!

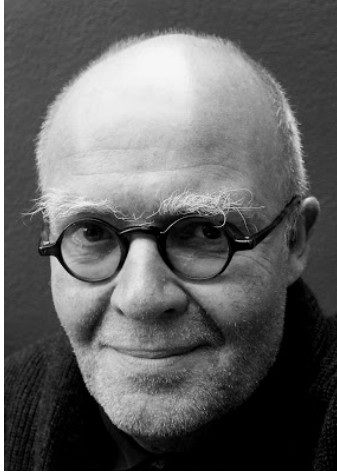
Et en feuilletant une édition ancienne d'Olaf Gulbransson, illustrant quelques contes d'Andersen, je me dis que oui, l'artiste suit son grand modèle de près dans la simplicité de la ligne et la force du message, tout en étant totalement lui-même et de notre temps.

U. B.

Les livres de Wolf Erlbruch sont publiés en français principalement à La Joie de lire et chez Milan.

mardi 4 avril 2017

Wolf Erlbruch, lauréat du Prix Astrid Lindgren



Wolf Erlbruch



Astrid Lindgren (c) Stig A Nilsson

Ce mardi 4 avril 2017, durant la Foire internationale du livre pour enfants de Bologne, a été dévoilé le nom du quinzième lauréat du **Prix Astrid Lindgren** (Astrid Lindgren Memorial Award, 5 millions de couronnes suédoises soit environ 570.000 euros). Il s'agit de l'auteur-illustrateur allemand **Wolf Erlbruch**, déjà lauréat en 2006 du Prix Andersen décerné par l'IBBY et de plusieurs prix à la même Foire du livre pour enfants de Bologne.



Astrid Lindgren Memorial Award

Le jury de l'ALMA dit de lui:

"Wolf Erlbruch met les questions essentielles de la vie à la portée des lecteurs de tous âges. Avec un humour et une chaleur profondément ancrée dans les idéaux humanistes, son travail présente l'univers à notre échelle. Maîtrisant parfaitement son art, il s'appuie sur une longue tradition graphique, tout en ouvrant de nouvelles perspectives. Wolf Erlbruch est un visionnaire appliqué."

"Oh! Astrid, I love you!", s'est exclamé le nouveau lauréat à l'annonce de son prix.



La petite taupe

"Elle ne me connaissait pas mais je la connaissais depuis longtemps à travers ses livres, que j'aime pour leur humour et leur finesse. Elle a un humour universel, un genre d'humour que tout le monde peut apprécier. Je n'ai jamais imaginé que je recevrais ce prix mais maintenant je sais que c'est vrai. J'en suis toujours sous le choc et je le serai encore quelque temps. Mais c'est magnifique!"



Le canard et la mort

Né le 30 juin 1948 à Wuppertal, **Wolf Erlbruch** a fait des études artistiques à l'Ecole Folkwang de Création Artistique d'Essen-Werden. A partir de 1974, il a travaillé comme illustrateur pour des magazines comme "Stern" et "Esquire" puis est devenu enseignant jusqu'en 2009. Il a été professeur d'illustration et de dessin dans des institutions telles que l'Université de Wuppertal, où il vit toujours. Il a fait ses débuts en littérature jeunesse en 1985 en illustrant "Der Adler, der nicht fliegen wollte" (L'aigle qui ne volerait pas), de James Aggrey. Il est l'auteur d'une dizaine d'albums pour enfants en tant qu'auteur-illustrateur et d'une cinquantaine en tant qu'illustrateur.

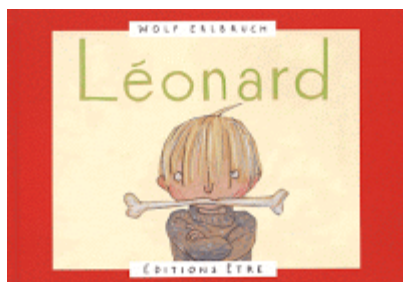


Chez nous, on le limite souvent à tort au livre "**De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête**" (texte de **Werner Holzwarth**, Milan, 1993), son premier titre traduit en français, la découverte désopilante de toutes les façons de faire des crottes, lauréat du prix Bernard Versele une chouette en 1995. Dire que ce fut un succès mondial est un euphémisme.

Mais **Wolf Erlbruch** maîtrise aussi d'autres registres littéraires, plus philosophiques, plus poétiques. Si, quand il a été reconnu, les éditeurs francophones se le sont arrachés, ce graphiste hors pair n'a pas renoncé aux livres pour enfants quand, en 1990, il est devenu professeur d'université. Il a signé plusieurs titres très intéressants chez Milan, notamment l'attachant "**Remue-ménage chez madame K**" (traduit de l'allemand par Etienne Schelstraete et Gérard Moncomble, 1996), "**Moi, papa ours?**" (1993) ou "**L'ogresse en pleurs**" (avec un texte de Valérie Dayre, 1996).



Wolf Erlbruch, publié également abondamment par l'éditeur suisse La Joie de lire allie une très grande exigence, une immense fantaisie, une sobriété et une lisibilité exemplaires.



La preuve aussi dans "**Léonard**" (Etre éditions, 2002), un album parvenu au lectorat francophone douze ans après sa création. Léonard est un petit garçon qui voudrait être un chien. Les images le montrent dans ces situations. Motif de ce souhait: le gamin est terrorisé par les chiens.

Tous les chiens, les grands et les petits. Une fée transforme le héros en un molosse affectueux, marron et blanc. Les parents, d'abord surpris, acceptent le changement. Mais Léonard n'est pas au bout de ses peines: lors de sa première promenade en laisse, il aperçoit un enfant et découvre aussitôt que les petits garçons le terrorisent! Une finale en douceur amènera Léonard à apprendre à vivre avec ce qu'il est.



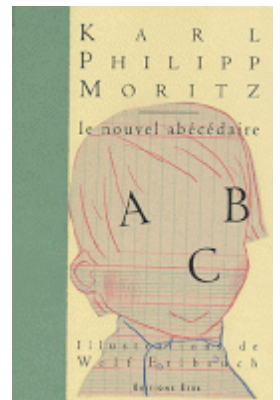
questionnement.

Album nécessaire, "**La grande question**" (Etre éditions, 2003, réédité aux Editions Thierry Magnier en 2012) est celle qui ne sera jamais écrite ici noir sur blanc, même si elle est universelle: pourquoi suis-je sur terre? A chacun de se faire son opinion, en examinant les 21 réponses (frère, chat, pilote, grand-mère, mais aussi le chiffre 3, un soldat, la mort et d'autres) apportées à l'enfant qui traverse ce livre né en français. Tout le goût pour la réflexion et toute l'imagination de **Wolf Erlbruch** apparaissent dans cet album accessible, aussi sobre que riche. Une économie de moyens dans le texte comme dans les images - superbes - renvoie chaque lecteur à lui-même tout en l'accompagnant dans son

"**L'atelier des papillons**", de **Gioconda Belli et Wolf Erlbruch**, est né en 1994 avant d'arriver aux Editions Etre en 2003. Un groupe d'artistes y est chargé par la Vénérable, une divinité féminine bienveillante, de créer le monde. En respectant certaines limites: ne pas mêler règnes animal et végétal lors de la création d'une nouvelle espèce. Comment contourner "honnêtement" le règlement? C'est le défi que relève Rodolphe, créateur émancipé. Un superbe récit qui se lit d'une traite et s'enrichit des illustrations très inspirées de **Wolf Erlbruch**.



"**Le nouvel abécédaire**", de **Karel Philipp Moritz et Wolf Erlbruch** (Etre Editions, 2003), n'a de nouveau que le nom. Car il existait déjà en version illustrée en 1790. Erlbruch s'est inspiré du manuel initial pour le refaire à sa mode. Un travail tout simplement époustouflant. Les 25 étapes dans l'alphabet (les lettres I et J sont confondues) proposent un cheminement initiatique à penser. En partant des cinq sens, l'auteur élargit la perception du lecteur au monde puis à la pensée pure. Philosophie et imagination sont au rendez-vous de cet album où l'ordre initial des notules allemandes a été conservé lors de la traduction. Une idée rare et lumineuse qui évite les inutiles contorsions de vocabulaire et met en lumière la pensée et l'ouverture d'esprit de ce pédagogue avant-gardiste. A la fois ludique et (im)pertinent, cet album inclassable ne se prend pas au sérieux, tout en prenant la petite enfance terriblement au sérieux.



Dans "**Un paradis pour Petit Ours**" écrit par le Hollandais **Dolf Verroen (Milan, 2003)**, **Erlbruch** campe des illustrations aux fonds dépouillés où dessins et collages se mêlent avec force et justesse. Petit Ours est terriblement triste: son grand-père est parti, selon maman, au ciel, là où tous les ours sont heureux. Il veut y aller aussi. Seule solution pour une logique enfantine: mourir.

Débrouillard, Petit Ours fait le tour de ses voisins.

Mais le crocodile refuse de le dévorer, la girafe, de l'avalier, le renard accepte de le manger accompagné de pommes de terre, le tigre est repu, le chacal dégoûté... Une tournée ratée, superbement mise en images, dont la dernière, au bleu uniforme si apaisant, qui

laisse le temps au héros de découvrir que le ciel peut aussi exister sur la terre.

Est-ce parce qu'il est séparé de l'oratorio de Haydn qu'il devait accompagner que "**Moi, Dieu et la création**" (Rouergue, 2003), écrit par le Flamand **Bart Moeyaert** et illustré par **Erlbruch**, paraît un peu creux? Tout démarre pourtant bien, au commencement où il n'y a que Dieu et le narrateur - même pas de mamans -, le graphisme est très réussi, mais le texte s'allonge à s'en perdre dans une création réinventée.



Comment parler de la mort aux enfants? La question taraude souvent les adultes et trouve des réponses justes dans des albums pour enfants à mille lieues du livre-médicament.

Comme "**Le canard, la mort et la tulipe**", de **Wolf Erlbruch** (traduit de l'allemand par Danièle Ball, La joie de lire, 2007), qui aborde le sujet avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Car la mort, c'est la vie et la vie, c'est la mort. "*Je suis dans les parages depuis que tu es né*", déclare cette dernière au canard qui s'inquiète de sa présence. Dépouillé à l'extrême dans les illustrations, très sobre dans le texte, ce somptueux album fait état de la rencontre de la mort et du canard, de leurs dialogues, de leurs apprivoisements, jusqu'à l'inéluctable fin, vécue avec sérénité. Sur un sujet grave, **Wolf Erlbruch** a réalisé un album majeur et simple.

Ce n'est pas pour rien que le Astrid Lindgren Memorial Award est aujourd'hui considéré comme l'équivalent jeunesse du prix Nobel de littérature, détrônant les prix Andersen de l'IBBY de cette appellation. Il est le prix en littérature de jeunesse le plus important au monde.

<https://lu-cieandco.blogspot.fr/2017/04/wolf-erlbruch-laureat-du-prix-astrid.html>

L'auteur jeunesse Wolf Erlbruch reçoit le prix ALMA 2017



Le prix ALMA (Astrid Lindgren Mémorial Award ou Prix commémoratif Astrid Lindgren) est la plus haute récompense destinée à un auteur jeunesse vivant : cette année, Wolf Erlbruch a été honoré par cette distinction majeure. Malgré un parti pris pour la difficulté tant par le choix des sujets que par leur traitement, Wolf Erlbruch est reconnu par les critiques et apprécié du jeune public. Ses ouvrages, écrits seul ou en partenariat avec d'autres, sont une invitation permanente à la découverte, certains parlent même «d'état d'âme » à la Erlbruch...



© Wolf Erlbruch / Peter Hammer Verlag

Wolf Erlbruch met les questions essentielles de la vie à la portée des lecteurs de tous âges. Son oeuvre profondément ancrée dans une vision fondamentalement humaniste dépeint avec humour et chaleur les petites choses qui forment le grand Tout. Maîtrisant parfaitement son art, il s'appuie sur une longue tradition graphique, tout en ouvrant de nouvelles perspectives créatives. Wolf Erlbruch est un visionnaire appliqué.*

* Extrait de la plaquette de présentation du [site du Prix Alma](#)

Plusieurs générations d'enfants du monde entier connaissent le titre emblématique racontant l'histoire [*De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*](#)

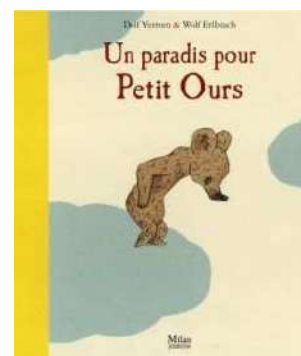
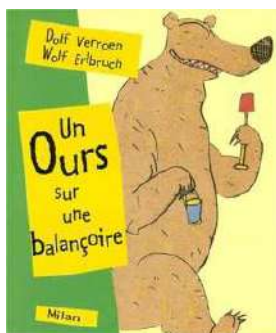
Avec ce succès mondial, Wolf Erlbruch, est dès le début de sa carrière, nommé et couronné par des prix nationaux et internationaux.

- 1993 Deutscher Jugendliteraturpreis
- 2003 Sonderpreis des Deutschen Jugendliteraturpreises
- 2003 Prix Gutenberg de la ville de Leipzig pour l'ensemble de son œuvre
- 2006 Prix Hans Christian Andersen pour l'illustration
- 2014 Prix E.O. Plauen. Pour information : E.O Plauen est l'auteur de [la série Vater und Sohn \(père et fils\) publiée de 1934 à 1937 et très célèbre en Allemagne](#)
- 2017 prix ALMA ou [Prix Commémoratif Astrid Lindgren](#)

Ces récompenses vous indiffèrent ? Venez découvrir son atelier :



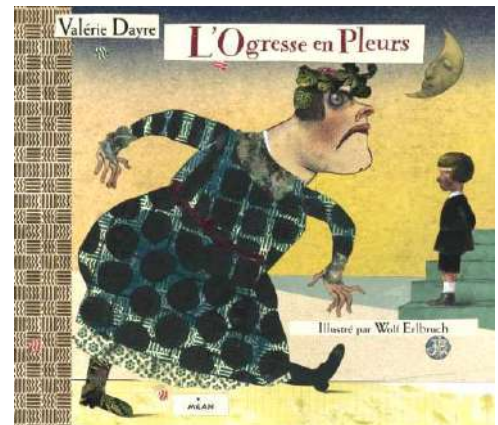
Wolf Erlbruch a collaboré avec des auteurs contemporains marquants plutôt germanophones comme : [Rafik Schami](#)), [Jürg Schubiger](#)), [Lavie Oren](#)), ou encore [Dolf Verroen](#)





Il travaille aussi seul, mais à chaque fois il choisit la difficulté. Soit par la forme picturale qui est très loin de l’imaginaire formaté Disney, ou encore par un texte délibérément poétique. Ainsi il n’hésite pas à s’emparer de Goethe...

Il ne cherche pas non plus la facilité dans les thèmes traités : l’amour cannibale comme dans *L’ogresse en pleurs*, le sens de l’existence dans *La grande question*, la philosophie dans *Le nouvel abécédaire*, la différence dans *Les cinq affreux*, la création du monde dans *L’atelier des papillons* ou encore l’autonomie et la liberté avec *Remue ménage chez Madame K.*



Quelle que soit la difficulté, Professor Erlbruch reste « simple » et plein d’humour. Ce n’est pas Hans Bacher, producteur designer dans l’industrie du film d’animation (Dreamwolds), camarade de promo de 1969 à 1974 qui dira le contraire. Sur son site [OneMore2time3's Weblog](http://onemore2time3s.blogspot.com) il retrace 30 ans de carrière de Wolf Erlbruch :

Un auteur qui a su transformer en or tout ce qu’il a créé.

<https://liseurblog.wordpress.com/> 9 Mai 2017

Le canard, la mort et la tulipe

De Wolf Erlbruch

- Présentation

Wolf Erlbruch fait figure d'original dans le paysage de l'édition jeunesse. Non seulement par ses partis pris graphiques reconnaissables d'entre tous mais surtout par les thèmes qu'il choisit d'aborder. Après la question existentielle du pourquoi de la vie dans *La Grande Question* paru aux éditions Être en 2003, vient naturellement celle de la mort dans ce nouvel album.

Chez Wolf Erlbruch, il n'existe pas de faux-semblants et rien n'est laissé au hasard. Les choses sont considérées de face, de manière claire et compréhensible. Ici, on ne badine pas avec la mort mais on n'en fait pas non plus une maladie. Partant du principe universel que chacun est seul face à sa propre mort, l'auteur-illustrateur dépouille son graphisme à l'extrême pour renforcer l'idée de solitude.

La ligne est claire, les couleurs sont froides, délavées, voire symboliques. La couleur violette de la tulipe, par exemple, que la mort tient entre ses mains représente la mort à venir, un passage. Le symbolisme se retrouve dans le chiffre 3, celui de la Trinité : un canard, la mort, une tulipe. Le fond grège des pages confère à la douceur. L'histoire, c'est celle d'un canard longitudinal qui se retrouve un jour face à la mort personnifiée (telle une vieille dame avec une tête de mort, flanquée d'une longue tunique à carreaux, bien campée sur ses deux pieds) et qui l'interroge sur sa présence à ses côtés. S'ensuit un dialogue philosophique tout en nuance entre ces deux personnages jusqu'à la disparition inéluctable du canard.

Une histoire redoutablement efficace, où la mort n'apparaît pas comme hostile mais comme la fin naturelle d'une vie. Un album incontournable.

Le Matricule des Anges.

Éditeur [La Joie de Lire](#) 03/2007



Deux qui s'aiment de Jürg SCHUBIGER et Wolf ERLBRUCH

Publié le 1 février 2014 par Hélène sur Blog : [Lecturissime](#)



Une petite pépite de bonheur

Les auteurs :

Jürg Schubiger est né le 14 octobre 1936 à Zurich. Il a grandi à Winterthur. Il a suivi des études de germanistique, de psychologie et de philosophie. Il est l'auteur d'une thèse sur Franz Kafka. Il a longtemps travaillé dans une maison d'édition spécialisée dans les manuels scolaires, puis a ouvert un cabinet de psychologie. Il vit aujourd'hui de sa plume et réside à Zurich. L'écrivain suisse Jürg Schubiger a écrit principalement des récits pour un public jeune, mais son oeuvre poétique et philosophique s'adresse également à un public moins jeune.

Wolf Erlbruch est né à Wuppertal en Allemagne. Il a étudié le dessin à l'Ecole Folkwang de Création Artistique d'Essen-Werden. Depuis 1974, il travaille comme illustrateur pour des maisons d'édition et des agences de publicité. En 1990, il est nommé professeur. Il est titulaire de la chaire d'illustration de la Berhischen Universität Gesamthochschule de Wuppertal. Il travaille dans la publicité et l'édition. Auteur de certains de ses albums, il est édité en France depuis 1993. Traduit dans plus de vingt langues, il est considéré aujourd'hui comme l'un des grands illustrateurs de notre époque. Il a reçu en 2003, le prix Gutenberg.

Brève présentation de l'éditeur :

Jürg Schubiger, qui a décidément plus d'une corde à son arc, décoche les flèches de Cupidon. Il nous raconte, par exemple, que deux êtres amoureux ne savaient pas comment s'y prendre pour s'embrasser. Ils en restaient donc aux salutations polies, jusqu'au jour où leur bouche se trouvèrent. Si simple, ils ne l'auraient pas imaginé ! Une vingtaine de poèmes sur le thème de l'amour illustrés par Wolf Erlbruch qui a choisi des animaux amoureux dont les paires sont parfois improbables : hibou et écureuil, escargot et souris, chien et chèvre, et même chat et chien se lancent dans l'aventure amoureuse ! Seuls lapins, canards et ours restent entre eux. Ressemblance ou dissemblance, quelle garantie de réussite ?

Mon avis :

De petits poèmes qui illustrent des dessins d'amoureux atypiques : un chien et un poisson, "*Moi lui rendre visite ? déménager chez lui ? Pour le moment, ce serait délicat, je crois.*"



un chat et une oie, un lièvre et une sauterelle, autant de couples improbables qui, grâce au langage universel de l'amour, se rassemblent, pour le meilleur et pour le pire !

"L'amour est une force

énorme, nuit et jour.

En moi l'amour a mis le feu aux poudres,

ça tonne et pétarade

aux quatre coins du ciel comme un feu d'artifice."



*"Tu dors alors que dehors,
Le temps passe, que tout passe.
Tu as peur que ce soit
l'amour, pas vrai ?
Parce que moi je suis une fille,
et que toi tu es un garçon.
L'amour, ça se pourrait bien,
une sorte d'amour,
Juste une sorte, promis."*

*"Hip hip hip houra !
J'vais très très bien.
C'est que un bonheur
passait par là
avec tout l'tralala.
Et que par bonheur
J'étais chez moi."*



Une merveille d'album, tendre et poétique qui illuminera vos histoires d'amour. Beaucoup d'intelligence et de subtilité transparait dans ces textes lumineux, tout comme dans les dessins. A offrir, encore et encore, pour oser dire ses sentiments aux personnes qu'on aime !

Vous aimerez aussi

Deux qui s'aiment de Jürg SCHUBIGER et Wolf ERLBRUCH, traduit de l'allemand par Marion Graf, La joie de lire, octobre 2013, 12 euros

<http://www.lecturissime.com/article-deux-qui-s-aiment-de-jurg-schubiger-et-wolf-erlbruch-122040560.html>

Un jour, un créateur autour de Wolf Erlbruch

Ce grand graphiste allemand a reçu, en 2017, le Prix Astrid Lindgren, véritable prix Nobel du livre de jeunesse. Il crée depuis trente ans des albums tendres et exigeants, tous à hauteur d'humanité. *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, *La Grande question*, *Remue-ménage chez Mme K.* sont autant d'arbres qui cachent une forêt de titres parfois injustement méconnus...dont quelques-uns ne sont pas (encore) disponibles en français.

Formation délocalisable dans votre structure, contactez-nous !

Durée 1 jour

Date et horaires Jeudi 25 janvier 2018 / 10h -17h

Formateur Christian Bruel, formateur, éditeur, auteur et commissaire d'expositions.

Prérequis Une connaissance préalable des albums de Wolf Erlbruch faciliterait la participation mais elle n'est pas un préalable obligatoire.

Public Professionnels, à divers titres, de la médiation littéraire et de l'enfance.

Objectifs :

L'un des buts de cette journée sera d'alimenter une réflexion sur le statut des images dans un album, à partir de l'œuvre graphique de Wolf Erlbruch. En s'interrogeant sur le vocabulaire graphique de l'artiste, on ne se privera pas d'incursions formatrices dans le spectre des représentations allant de l'hyperréalisme à l'abstraction.

Programme :

Contenu : Graphiste exigeant, Wolf Erlbruch semble se défier du statut analogique des images. Pour lui, un chat peut être une forme taillée dans une feuille de papier d'ameublement à carreaux bleus et blancs, sans effet de modelé. Et le même papier, dans le même album, pourra être la culotte d'un boxeur ou la fumée d'un navire...comme il était une théière dans un autre album paru quinze ans plus tôt. Il mêle les techniques, use d'incrustations diverses et dit se garder de tout système référentiel (à la différence de nombre d'autres illustrateurs). Outre ses narrations, toujours essentielles, le formateur proposera d'étudier les multiples facettes de son expression graphique.

La totalité des albums de Wolf Erlbruch, dont quelques inédits en France, sera présentée.

Déroulé :

- Éléments biographiques et anecdotes éclairantes.
- Examen chronologique de son œuvre.
- Échanges avec l'assistance.

Méthode pédagogique et outils :

Un exposé de type magistral destiné à transmettre les compétences d'une lecture experte ouvrira sur des échanges avec l'assistance et des partages d'expérience.

Supports : les livres de Wolf Erlbruch, des esquisses et des maquettes du créateur.

Compétences acquises :

Une connaissance approfondie de l'univers graphique de l'artiste allemand, permettant d'alimenter une réflexion sur le statut des images dans un album.

Modalités d'évaluation :

Une attestation de suivi de formation sera remise à chaque participant. Elle précisera les dates de réalisation, le volume horaire et les compétences en jeu.

Tarifs :

Formations professionnelles prises en charge : 170 €

Individuels : 70 €

Etudiants/chômeurs : 35 €

Voir l'interview de Wolf Erlbruch réalisée pour "Passages" l'exposition du Salon du livre et de la presse jeunesse présentée en 2014.

Pour accéder à au sous-titrage en français, à partir de la vidéo, cliquez sur paramètres/sous-titres et choisir Français

À télécharger • [Le formulaire d'inscription](#) • [Le catalogue des formations](#) •

mise à jour le 23 juillet, 2018



[SLPJ93](#)

Ajoutée le 17 sept. 2015

Interview de Wolf Erlbruch, illustrateur allemand, pour l'exposition "Passages" dans le cadre du Salon du livre et de la presse jeunesse 2014. Réalisé par Karim Goury.

<https://www.youtube.com/watch?v=JcpJV6UAhqk>

Etats d'âme à la Wolf Erlbruch



Cette exposition de dessins du célèbre illustrateur allemand de livres d'enfants, Wolf Erlbruch, a été élaborée à partir de son magnifique calendrier 2004. Elle donne un riche aperçu de l'œuvre de Wolf Erlbruch et de ses nombreux livres.

On y retrouve le monde sympathique et attachant de ses animaux - la grenouille, le rat, l'ours, l'oie, le lapin - dont il dépeint avec humour et sensibilité les différentes humeurs : joie, tristesse, curiosité, ennui, bêtise, malice, rêverie, confiance... Un clin d'œil doux et drôle en direction de l'âme humaine !

© Peter Hammer Verlag

Wolf Erlbruch s'est rendu célèbre avec son livre « Vom kleinen Maulwurf, der wissen wollte, wer ihm auf dem Kopf gemacht hat » (Peter Hammer Verlag, 1989 - texte de Werner Holzwarth) (De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête, Milan, 1993) aujourd'hui un classique de la littérature pour enfants. Né en 1948, graphiste et chercheur dans le domaine de l'illustration, Wolf Erlbruch enseigne actuellement l'illustration dans une grande école de Wuppertal, la Bergische Gesamthochschule. Depuis des années, son style particulier a marqué si fortement l'art de l'illustration qu'il est devenu une référence et qu'il est même souvent plagié.

Wolf Erlbruch a reçu de nombreuses distinctions dont en 2003, pour l'ensemble de son œuvre, la distinction spéciale du prestigieux Prix allemand de littérature pour la jeunesse, et plus récemment en 2006, le Prix d'Illustration Hans Christian Andersen.

Composition de l'exposition

- 26 reproductions encadrées (50 cm x 70 cm)
- 16 albums en allemand
- 3 cédés en version allemande
- 1 jeu (memory)
- matériel pédagogique

Conditions de prêt

- Le prêt de l'exposition est gratuit
- L'emprunteur doit toutefois prendre en charge les frais de transport et d'assurance
- La valeur à assurer est de 1300 €

Emprunter cette exposition ?

Contact : Goethe-Institut Nancy 39 Rue de la Ravinelle 54000 Nancy

Tel.: 03 83 35 92 73

bibliothek-nancy@goethe.de

www.goethe.de/nancy

Informations détaillées : [Brochure d'information sur « Etat d'âmes » \(PDF, 167 kB\)](#)

Wolf Erlbruch

Au-delà d'un univers drôle et burlesque, des albums qui réfléchissent sur le monde

par Coralie Jéret (maîtrise SID, 2004)

Ce qui frappe de prime abord à la lecture des albums écrits et/ou illustrés par Wolf Erlbruch, c'est l'univers drôle et burlesque qui les habite. En effet, chaque album offre une richesse, une densité et une qualité graphique mise au service d'un parti pris de l'imaginaire et de l'absurde. Mais peut-on réellement réduire les albums de Wolf Erlbruch à cette dimension surréaliste ? Quelle en est la lecture symbolique ? Certes ces albums font rire et rêver les petits, mais la présente analyse cherchera à montrer qu'il est aussi souvent question des angoisses enfantines voire même d'une réflexion sur des « grandes questions » que chacun se pose et auxquels les adultes eux-mêmes ont parfois bien du mal à répondre. Nous tenterons donc de voir en quoi ces albums, qu'ils soient écrits ou simplement illustrés par Wolf Erlbruch, sont des ouvrages humanistes et philosophiques qui ouvrent sur un questionnement du monde.

I Un univers drôle et burlesque

- 1.1. Le parti pris de l'imagination et des situations étranges et fantaisistes
- 1.2. Un univers riche et dense

II Les angoisses enfantines

- 2.1 La peur de l'autre
- 2.2 La peur de la nuit
- 2.3 L'angoisse du deuil et du sens donné à l'existence
- 2.4 La terreur de la dévoration
- 2.5 Les enfants porteurs de leurs propres réponses

III Des albums qui réfléchissent sur le monde : humanisme et philosophie

- 3.1 Wolf Erlbruch auteur
- 3.2 Wolf Erlbruch illustrateur

I Un univers drôle et burlesque

1.1. Le parti pris de l'imagination et des situations drôles et fantaisistes

L'univers développé par Wolf Erlbruch dans ses albums est un univers qui ne peut que plaire aux enfants. Ses livres sont en effet truffés de personnages grotesques et attachants dont les aventures dépassent les frontières de la trop sérieuse réalité et invitent les enfants à plonger dans un monde drôle et fantastique. Les personnages qui peuplent les albums de Wolf Erlbruch sont aussi bien des animaux que des êtres humains. Pour ce qui est des bêtes, on trouve d'une part les animaux domestiques (chien, poule, lapin...) et d'autre part, une attention particulière pour les bêtes généralement dénigrées (taupes, insectes, crapauds, rats, hyènes...). Mais l'animal le plus récurrent reste l'ours : *Moi, papa ours ?*, *Un ours sur une balançoire*, *Un paradis pour petit ours*. Les animaux sont tantôt présentés sous leur forme animale tels l'ours et le merle dans *Moi, papa ours ?* et *Remue-ménage chez Madame K*, tantôt anthropomorphisés comme le crapaud qui apparaît en kimono dans *Les cinq affreux* ou la taupe qui porte bottines et lunettes dans *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*. Chez les humains sont surtout représentés les petits garçons (*Léonard*, *Allons voir la nuit*) et les grosses dames attendrissantes (*Remue-ménage chez Madame K*, *Les dix petits harengs*). Ces grosses dames, loin d'être des beautés mannequin, semblent souvent tordues ou difformes. Par exemple *L'ogresse en pleurs* présente un corps lourd et pataud. Sa grosse tête contribue à en faire un personnage à la fois menaçant et pitoyable. Son style grotesque souligne l'étrangeté et la dimension absurde du personnage. En revanche, les personnages enfantins, charmants, sont des figures auxquelles les jeunes lecteurs peuvent facilement s'identifier.

Tous ces personnages attendrissants évoluent dans un univers imaginaire et drôle. Wolf Erlbruch joue en effet sans arrêt sur une subversion de l'ordre des choses. On assiste par exemple à des scènes, certes plausibles, mais quelque peu atypiques. C'est ainsi qu'au fil de ses albums on pourra voir un papa tricoter, un enfant réveiller son père en le tirant par le nez ou encore un petit garçon avec un gros os en travers de la bouche. Mais Wolf Erlbruch restitue également à merveille des situations cette fois complètement imaginaires. On ne s'étonnera donc pas de voir un ours chercher à pondre, un poisson géant poussant un chariot, une tulipe faisant du roller ou encore une taupe furieuse d'avoir une crotte sur la tête. Toujours dans un esprit ludique de subversion, Wolf Erlbruch ne souhaite pas apprendre à l'enfant à compter de 0 à 10 mais de 10 à 0. Dans *Les 10 petits harengs*, on retrouve l'illustration drôle et cocasse de Wolf Erlbruch qui accompagne la chansonnette guillerette pour compter à l'envers. Ainsi disparaissent un à un ces comiques

et absurdes petits harengs dansant sur la pointe des nageoires, déposés en couvre chef, prenant le bateau ou encore pilotant une automobile.

Autre situation imaginaire que celle de **Remue-ménage chez Madame K** : Un couple d'apparence banale est confronté à la venue d'un merle. La dame s'entiche de ce merle, devient sa mère par procuration et décide de lui apprendre à voler. Elle va lui insuffler l'énergie et la technique du vol. C'est ainsi qu'on assiste à la fin de l'album à l'envol, au propre comme au figuré, de Madame K. A cet égard, Wolf Erlbruch utilise un code chromatique très efficace : les parties grises correspondent à l'imaginaire ou aux fantasmes de Madame K. Un filet rouge l'enserme lorsqu'elle se trouve dans le cadre familial ou lorsqu'elle est toute seule mais au moment de l'envol, le cadre se brise et le cerisier bourgeonne. Wolf Erlbruch tient ainsi un type de discours à la fois narratif et graphique. Ce type de discours permet aussi dans **Moi, papa ours ?** un contraste comique entre le texte lyrique et la représentation de la pauvre bête rabougrie sortant de l'hibernation. En effet, Wolf Erlbruch est l'un des illustrateurs qui travaillent le plus sur les postures et les attitudes de ses personnages. Parfois la posture prend le texte au pied de la lettre : Papa Ours se met à "réfléchir dans tous les sens" en se penchant jusqu'à poser le sommet de sa tête sur le sol et Madame K va jusqu'à grimper dans l'arbre et se jeter dans le vide pour aider l'oiseau à voler.

Mais ce sont surtout les situations absurdes que Wolf Erlbruch affectionne tel l'album **De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête**, qui se présente comme un documentaire humoristique sur les différentes sortes d'excréments des animaux. En effet, en sortant de terre, la taupe cherche à identifier l'origine de la crotte qui lui est tombée dessus. Elle se livre alors à des investigations en comparant méthodiquement les déjections des différentes espèces animales et l'enfant doit deviner ce que chaque espace animale « fait » sur la tête de la taupe. L'enquête qu'elle mène pour connaître le coupable est pour le moins burlesque et se termine par un règlement de compte désopilant. Le dommage causé à la taupe est surtout psychologique puisqu'elle est outrée qu'on puisse lui porter atteinte et qu'en revanche elle ne semble pas gênée le moins du monde de se balader avec un excrément sur la tête. On est là dans la transgression, dans le domaine du pipi caca qui plaît tellement aux enfants. L'histoire de **Léonard** est également extravagante : cette petite tête blonde est si fascinée par les chiens qu'elle en aboie le matin, tient en laisse sa mamie ou mord les inconnus dans le supermarché. Si Léonard exerce ainsi sa cruauté c'est qu'en réalité les chiens le terrifient. Pour se défaire de cette peur, il demande à la fée qu'il rencontre d'être transformé en gros chien affectueux. Ses parents, un peu surpris par le changement, acceptent Léonard tel qu'il est devenu. Mais voilà que Léonard a maintenant peur des enfants !

Wolf Erlbruch apparaît ainsi comme l'un des auteurs-dessinateurs les plus originaux de cette décennie. Dans chacun de ses albums, il laisse libre cours à son imagination et nous prouve, de livre en livre, sa prédilection pour le magique et l'humour.

1.2. Le style riche et dense de Wolf Erlbruch

Cette prédilection d'Erlbruch pour le magique s'exprime par des images fantastiques et humoristiques alliant souvent dessins et collages. Pour certains albums, Wolf Erlbruch est à la fois responsable des textes et des images. Dans ce cas, le travail d'écriture est toujours achevé avant le travail de création graphique. Ce n'est qu'ensuite qu'il interprète son texte en image comme s'il lui avait été proposé par un auteur. Dans la technique qu'il adopte, on peut repérer des répétitions de motifs et de procédés graphiques qui lui sont propres.

Dans ses albums, Wolf Erlbruch travaille beaucoup sur l'expressivité de ses personnages et s'efforce de les investir corporellement dans l'action. Les personnages se tiennent souvent l'un contre l'autre, parfois penchés et représentés de dos, comme autant de silences dans la frénésie narrative. C'est le cas, par exemple, de Madame K et du merle tous deux perchés, côte à côte, sur une branche ou encore de la pie et de l'ours affalé sur une branche dans **Moi, papa ours ?**. L'artiste exprime à travers ses illustrations une grande sympathie pour ses personnages. Leurs attitudes sont tour à tour attendrissantes (telle Madame K grimant dans le cerisier pour impulser l'envol du merle posé dans sa main) ou cocasses (à l'instar du gros ours maladroit dans **Un ours sur une balançoire** dont la taille et l'énormité s'opposent à celle du groupe d'enfants aux visages particulièrement expressifs). Certains motifs comme le philodendron, le bateau qui coule ou encore le personnage japonais réapparaissent également en arrière-plan au fil des albums. Ces éléments récurrents sont autant d'indices qui semblent nous inviter à suivre le créateur dans son univers, album après album. Le lecteur apparaît alors comme un petit poucet cheminant au fil de l'œuvre parsemée des clins d'œil de l'artiste.

En analysant la technique graphique de Wolf Erlbruch, on découvre là aussi des tendances récurrentes. L'artiste a pour habitude, soit de dessiner ou de peindre ses personnages directement sur l'espace de la page, soit de découper leur silhouette pour pouvoir les replacer sur un fond beige ou crème à l'endroit qui lui

convient le mieux. Toujours par un système de découpages et de collages, Wolf Erlbruch emploie la technique des incrustations de matière : papiers peints, tissus divers pour les vêtements, papiers d'ameublement, tampons de signes chinois, papier kraft, plaques de gomme, pochoirs ou timbres...

L'ogresse en pleurs en est un témoignage saisissant puisque l'album associe tous ces éléments dans une imagerie carnavalesque à la fois grave et comique pleine de références picturales et iconiques. **La cuisine de sorcière**, qui reprend une poésie du *Faust* de Goethe, est également accompagnée d'un assemblage impertinent et remarquable de peintures, collages, découpages de cartes, plans d'architecture ou courbes de niveaux, alignements de chiffres et de tables arithmétiques et d'effets d'ombres chinoises. Dans **La grande question**, c'est la partition réelle de la neuvième symphonie qui est découpée tandis qu'un extrait du plan de Paris de Turgot est utilisé pour la tenue du soldat. Certaines matières ou certains motifs sont d'ailleurs réemployés dans un même livre ou dans différents albums. Ainsi dans **L'Ogresse en pleurs**, au dos du livre **Les dix petits harengs** ou dans **La grande question**, c'est le même tissu ou papier d'ameublement quadrillé que l'on retrouve. Cette technique graphique propre à Wolf Erlbruch contribue à renforcer la densité et le style surréaliste de ses albums.

Wolf Erlbruch s'appuie de façon permanente sur cette structure forte pour laisser libre cours aux représentations les plus débridées. Par exemple dans **La grande question**, Wolf Erlbruch utilise régulièrement les pages de cahiers, les colonnes de livres comptables, les tables de logarithmes, ou encore le papier quadrillé pour ponctuer régulièrement les images ou même servir de fond de page. Ces tableaux ou ces rangées de chiffres imprimés sur du papier jauni font référence à des systèmes organisés selon un ordre donné. L'artiste évoque d'ailleurs un « temps quadrillé », c'est-à-dire un temps normé, soumis à la règle. Cette structuration normée se révèle aussi dans les cadres qui imposent aux personnages des contraintes corporelles. Mais ces cadres peuvent se briser lorsque le réalisme cède la place au fantastique, par exemple lorsque le cadre rouge qui enserre Mme K se brise symboliquement lors de son envol.

Cette technique graphique de l'artiste est également mise au service d'un déni du réel. Les découpages-collages de matières imprimées empêchent de créer une certaine profondeur dans les représentations graphiques. Celles-ci apparaissent uniquement selon deux dimensions. En effet, l'artiste s'intéresse aux volumes mais les utilise plaqués sur le plan, d'où une absence de perspective et de décors. Wolf Erlbruch ne cherche donc pas à reproduire dans ses illustrations une copie conforme et rassurante de la réalité. La fiction se donne d'emblée comme telle dans l'agencement même des formes et des matières. C'est pourquoi les images de l'artiste ne tendent pas à atteindre une exactitude morphologique. De plus, elles se mêlent à un jeu de cadre/hors-cadre, c'est-à-dire que les images de Wolf Erlbruch ne tiennent pas forcément dans le cadre ou semblent, au contraire, en subir la contrainte comme l'ogresse dans **L'Ogresse en pleurs** qui, plaquée en premier plan, acquiert ainsi une dimension imposante. Lorsque l'artiste ne dessine pas de façon réaliste, c'est en fait qu'il souhaite que la lecture de l'image ne soit pas immédiate mais qu'elle suscite une interrogation. Les collages sur le fond peuvent sembler flotter dans la page, ce qui l'oblige parfois à ombrer au crayon certains dessins. Dans **L'Ogresse en pleurs**, les visages enfantins sont souvent représentés avec du volume au crayon de couleur alors que le propre enfant de l'ogresse, lui, semble flotter sur la table, ce qui aide à sa non reconnaissance. Il est d'ailleurs tellement irréel que sa mère ne le reconnaît pas et le dévore.

L'univers de Wolf Erlbruch bénéficie donc d'une signature graphique mise au service de l'humour et de la poésie. Le monde qu'il recrée dans ses albums est reconnaissable par sa richesse, sa densité et par les clins d'œil récurrents dans son œuvre. Son style contribue à nier le réel et –on le verra plus loin– à questionner le monde.

II Les angoisses enfantines

Si Wolf Erlbruch fait preuve d'une créativité particulièrement originale et audacieuse, celle-ci est mise au service d'une vision spécifique de l'enfance. Par son humour décalé, son univers parle à l'imaginaire, à la sensibilité et fait preuve de fantaisie comme de raison. Wolf Erlbruch connaît les appréhensions de ses jeunes lecteurs et les met en scène dans ses albums tout en proposant une fin rassurante.

2.1 La peur de l'autre

Les illustrations et les textes de Wolf Erlbruch s'inspirent de son environnement proche, c'est en effet selon lui un moyen pour que chacun puisse se reconnaître plus facilement dans ses livres. **Leonard**, l'histoire d'un petit garçon qui a peur des chiens est par exemple inspirée de ses expériences avec son propre fils. Les dessins de la page de garde sont d'ailleurs les dessins réels de son fils Léonard, terrorisé par les chiens.

Léonard est un drôle de petit garçon, il dessine des chiens féroces, réveille ses parents le matin en aboyant, fait tomber les passants en tirant sur leur pantalon avec ses dents, mais dès qu'il rencontre un chien, il est terrorisé, il a l'impression que le monde est peuplé de chiens méchants. Alors quand une fée se présente à lui pour exaucer son vœu, il lui demande de le transformer en un grand chien. Mais une fois devenu un chien, pour lui, rien n'a changé : le monde est peuplé de petits garçons, et Léonard en a peur ! Dans cette sorte de jeu de rôles, l'enfant aime tant jouer au chien qu'il devient animal pour de bon le temps de mettre à l'épreuve sa peur de l'autre, de la différence et ses repères identitaires. Ce thème de la différence a également été traité dans *Un ours sur une balançoire* et dans *Les cinq affreux*. Le premier album met en scène un ours dans un jardin d'enfants, perspective qui peut paraître effrayante. Mais l'ours en question se révèle plus joueur que tous les enfants réunis. Celui qui se plaignait d'être chassé de partout parce qu'il était trop gros devient par la suite indispensable aux jeux des enfants. Cette histoire narrée avec humour permet de faire réfléchir sur les difficultés rencontrées par certains enfants qui manifestent leur volonté de s'intégrer dans un groupe par la brutalité mais aussi sur la capacité de leurs camarades à trouver des solutions, y compris contre avis de leurs parents.

Dans le second, Erlbruch a choisi des animaux dont l'aspect fait particulièrement peur pour traiter du thème de la différence et de la tolérance. Ainsi la hyène, le crapaud, l'araignée, la chauve-souris et le rat déguisé en clochard symbolisent de manière imagée les individus plus ou moins rejetés ou mis au ban de la société. Cet univers sympathique et attachant des animaux permet à Wolf Erlbruch de dépeindre avec humour et sensibilité des sujets plus sérieux.

2.2 La peur de la nuit

Dans *Allons voir la nuit*, Wolf Erlbruch restitue les angoisses des enfants face à l'univers nocturne tout en leur proposant une vision poétique et réconfortante. Tout le monde dort, mais Pierre réveille son papa et l'entraîne dans une promenade à la découverte de la nuit. Le père accepte, tout en objectant qu'il ne s'y passe rien d'intéressant. Quoi de plus rassérénant pour ce petit garçon que de savoir que les autres aussi dorment ! Et pourtant, comme dans de nombreux classiques du livre de jeunesse, le père ne voit rien alors que le lecteur, par les yeux de l'enfant, assiste à des scènes passionnantes. En effet, le langage iconique introduit une certaine ambiguïté par rapport au récit. Le texte, lu indépendamment des images, ne serait pas du tout interprété de la même façon. Si le récit est tenu en majorité par le père du petit garçon, les images, elles, révèlent l'imaginaire du garçonnet. La nuit, qui pour le père n'est qu'obscurité, se peuple pour Pierre de personnages étranges et fabuleux et d'histoires teintées d'aventure. Texte et images sont donc indissociables pour entrer dans l'univers du petit garçon et saisir toute l'ambiguïté de la situation. A la fin, on ne sait pas si les personnages sont réellement sortis, quoi que l'enfant garde entre les mains une petite balle lancée par Alice. On retrouve là un vieux système de la littérature de jeunesse qui laisse planer le doute sur ce qui a eu lieu, mais donne un indice sur ce qui s'est produit dans l'imaginaire de l'enfant.

2.3 L'angoisse du deuil et du sens donné à l'existence

La grande question s'attarde sur cette question existentielle qui s'impose tant qu'il n'est même pas utile de la formuler. Le principe de cet album est que vingt-et-un personnages se succèdent pour répondre à une question hors champ posée par un personnage que l'on ne voit pas, à moins qu'il ne s'agisse de l'enfant apparaissant en couverture. Un système de réponses s'organise et chaque personnage apporte son point de vue et donne une raison d'exister à l'autre, que ce soit le frère ou la sœur, le pilote ou le boxeur, la mort ou le canard. La question étant plutôt difficile et les personnages interrogés inattendus, le livre oscille entre un tendre burlesque et une métaphysique discrète. Mais bien vite, c'est la poésie qui surgit puisque être sur terre c'est surtout connaître l'amour des siens et de ceux qui nous entourent. L'illustration en deux couleurs par double page sied parfaitement à l'écriture sobre et retenue de cet album réflexif sur la vie et la mort. L'album croise à la fois espoir et tendresse et permet à chaque petit lecteur de noter ses propres réponses en fin d'ouvrage.

Autre question difficile (et finalement pas si éloignée) que celle de la mort et du deuil qui est pourtant abordée dans *Un paradis pour petit ours* écrit par Dolf Verroen. Petit Ours est triste car son grand-père vient de mourir. Sa maman lui explique qu'il est maintenant au ciel, là où tous les ours sont heureux. Petit Ours décide de le retrouver et se met en route, à la recherche du ciel et de son grand-père. Pour cela, il demande à différents animaux de la jungle de le dévorer : il demande au crocodile et au renard de le manger, à l'abeille de le piquer, mais personne ne veut exaucer son souhait. Il consulte le hibou, un vieux sage, qui tente de le convaincre que la vie est belle, mais Petit Ours n'est pas du tout de cet avis. Finalement, il trouve un doux réconfort auprès de ses parents et comprend que l'on peut être heureux sur la terre. Encore une fois, Wolf Erlbruch a choisi d'illustrer un sujet assez délicat mais là aussi l'album se veut réconfortant en disant tout simplement que les chagrins finissent un jour par s'apaiser.

2.4 La terreur de la dévoration

La terreur primitive de la dévoration, dont le conte s'est fait le porte-parole, est une angoisse qui se manifeste dès le plus jeune âge. Wolf Erlbruch la met en image et en offre une lecture moderne dans *L'ogresse en pleurs* qui dévore son propre enfant. A travers le style qui lui est propre, Wolf Erlbruch dépeint l'immense douleur du deuil maternel. Sa rigueur et sa qualité plastique introduisent la distance nécessaire à une lecture symbolique. La pudeur du texte, l'harmonie des mots, la retenue d'une palette de couleurs bien tempérée suscitent une parfaite alliance entre le littéraire et le visuel. Tous deux répondent à une maîtrise qui donne à ce drame une résolution apaisante. En effet, la fin de l'album montre une conversion de l'horrible ogresse qui pleure et cherche finalement un petit à aimer sans le manger.

2.5 Les enfants porteurs de leurs propres réponses

Si Wolf Erlbruch met ainsi en scène les angoisses des enfants, il leur laisse trouver eux-mêmes les réponses à leurs doutes et à leurs craintes. Dans *Allons voir la nuit*, la dernière parole de l'adulte constatant l'obscurité de la nuit est : « Tu vois ? ». Or, à ce moment précis l'enfant comme le lecteur constatent l'existence de la balle transmise à Pierre par le personnage imaginaire d'Alice au pays des merveilles. Wolf Erlbruch semble nous dire que l'adulte est aveugle à la magie du monde à laquelle a accès l'enfant et que ce dernier doit donc trouver seul ses propres réponses. De même, dans *Léonard*, les parents du petit garçon ne font rien pour l'aider à surmonter sa peur des chiens. C'est l'intervention d'une fée, donc d'un personnage issu de l'imaginaire, qui va permettre à l'enfant de faire ses propres choix et de s'assumer tel qu'il est. Madame K pourrait apparaître comme le stéréotype de l'adulte angoissé, qui s'inquiète tout le temps de ce qui pourrait arriver, sans profiter des bonheurs simples de la vie. Personne, et pas même son mari, ne peut l'empêcher de se faire du souci jusqu'à sa rencontre avec un merle minuscule tombé du nid. M et Mme K ne semblent pas avoir d'enfant et l'intrusion du merle dans leur vie fait penser à celui d'un nourrisson qu'il faut sans cesse veiller et nourrir. D'ailleurs dans l'album, le petit oiseau est nommé « poupard » par Madame K, nom qui fait étrangement penser à celui de « poupon ». Et c'est ainsi qu'en sauvant l'oiseau, Madame K va se sauver elle-même. En lui apprenant à voler, elle va elle-même prendre son envol. Il semble donc que pour revenir aux valeurs essentielles et se libérer au point de voler, Madame K ait du en quelque sorte faire un retour à l'enfance. Dans *Un ours sur une balançoire*, tous les parents sont aussi complètement affolés d'apercevoir un ours jouer au milieu de leurs enfants. Ce sont les petits qui doivent alors rassurer leurs parents car ils sont « moins stupides que les adultes ». Dans les albums de Wolf Erlbruch, ce sont donc les plus petits et les plus fragiles qui semblent porteurs de grandes leçons de vie.

A travers ses albums, Wolf Erlbruch met donc le doigt sur les peurs et les problèmes des enfants. Il les invite à prendre de la distance et à s'interroger sur le monde qui les entoure.

III Des albums qui incitent à réfléchir sur le monde : humanisme et philosophie

3.1 Wolf Erlbruch auteur

Lorsque Wolf Erlbruch choisit d'illustrer un album sans en être l'auteur, on constate bien souvent que ces textes tiennent des propos humanistes et philosophiques. On retrouve déjà ce goût pour le questionnement du monde qui nous entoure dans les albums dont Erlbruch est l'auteur, par exemple dans *La grande question* ou *Moi, papa ours ?*. Dans *La grande question* : Pourquoi suis-je là, dans ce monde aujourd'hui ? On ne sait si c'est l'enfant qu'on voit sur la couverture qui formule cette interrogation ou celui qui vient juste de naître. Les réponses sont données par des représentants de toute la création, c'est à dire du monde animal, végétal et minéral. A travers toutes ces rencontres et ce questionnement universel, le lecteur va chercher sa propre réponse. Le format en hauteur du livre produit un effet de resserrement autour des personnages. Ouvert à l'immensité des possibles du monde, il implique chaque être et l'incite à donner du sens à sa vie et à sa mort. L'uniformité du fond, la simplicité des illustrations concentrent la réflexion et contribuent à en faire un grand livre de métaphysique. Dans *Moi, papa ours ?*, on retrouve ce goût de Wolf Erlbruch pour les interrogations. Ici l'absence de verbe dans le titre laisse place à toutes les suppositions et conjugaisons possibles pour l'interprétation (est-ce un passé, un futur, un présent ?), selon le niveau de lecture de chacun.

Humanistes aussi *Moi, Papa Ours ?* et *Remue-ménage chez Madame K*, l'un traversé d'une quête naïve, l'autre évoquant un envol en commun comme signe de libération et tous deux mettant en scène des solidarités complices : l'ourse (« Tu viens, on va essayer ? ») et Madame K. (« Tu viens, on va essayer, tous les deux ? »). Là aussi, le texte de *Remue-ménage chez Madame K*, qui au début suivait le chemin irrationnel de l'angoisse semé de questions sans réponses, mène finalement le lecteur à une réflexion philosophique sur les « malheurs » à relativiser et sur le sens que l'on donne à la vie. Car c'est bien en

prenant soin de l'autre que Madame K oublie ses scénarios catastrophe. On retrouve aussi cette leçon de vie dans **Les cinq affreux** à travers le comportement de la hyène pour qui, ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on paraît mais c'est « ce qu'on fait pour soi et pour les autres », qu'importe son aspect répugnant puisqu'on peut faire découvrir ses talents aux autres.

3.2 Wolf Erlbruch illustrateur

Ce sont des textes également philosophiques et humanistes que Wolf Erlbruch accepte d'illustrer. Cette volonté de réfléchir et de faire réfléchir le lecteur sur le monde qui l'environne est d'autant plus prégnante quand Erlbruch fait le choix d'illustrer un texte datant du XVIII^e siècle. C'est en effet le cas du **Nouvel abécédaire** écrit en 1791 par le pédagogue allemand Karl Philipp Moritz, fervent défenseur des livres « qui lui ont ouvert les portes d'un nouveau monde ». **Le nouvel abécédaire** est le 1^{er} abécédaire laïque, c'est-à-dire le 1^{er} abécédaire à ne faire ni référence à Dieu ni référence à la mythologie. L'être suprême, dans ce livre, est l'homme. Karl Philipp Moritz est aussi le premier à avoir écrit que la petite enfance comptait dans le développement de l'humain. Contrairement à Jean-Jacques Rousseau, il est persuadé des bienfaits de la lecture et pense qu'il faut absolument donner des livres aux jeunes enfants. Cet abécédaire est construit sur le mode alphabétique, de A à Z, mais en gardant l'ordre des mots allemands avec leur traduction. Cela permet de conserver l'ordre des images qui présentent une progression : la théorie de Karl Philipp Moritz est que l'enfant devient lettré en cheminant de la lettre A à la lettre Z. L'album débute ainsi par les 5 sens qui sont développés un à un et se termine par la métaphysique. Wolf Erlbruch a vu ces gravures à la bibliothèque nationale allemande dans l'exemplaire de 1791 et il a travaillé ses propres images en fonction des gravures de l'époque. De nombreuses pages sont des réflexions philosophiques. L'auteur s'intéresse par exemple à l'indifférence, à la misère, au rôle de l'argent et de la richesse. En illustrant cet abécédaire ancien par des images drôles ou tendres, Wolf Erlbruch fait revivre ce texte peu connu et invite à réfléchir sur des problèmes de société mais aussi sur le rôle de la lecture et sur la place de l'image.

Moi, Dieu et la création et **L'atelier des papillons** font également réfléchir sur le monde, en s'intéressant plus précisément à sa création. Dans **Moi, Dieu et la création**, un homme, unique interlocuteur de Dieu, est témoin des 7 jours de la création. Il entraîne le lecteur à imaginer le « rien » du commencement, questionne l'apparition de chaque chose et commente l'attitude de Dieu dans une langue familière mais où se bousculent les réflexions métaphysiques. Dans cette sorte de longue conversation entre amis, l'homme, à la fois admiratif et sceptique, commence à se demander s'il n'est pas une erreur. Mais ce Dieu taquin et humain lui répond par un mélange de philosophie et de théologie. Le texte de Bart Moeyaert s'interroge et rebondit. La simplicité du texte n'est qu'apparente, de même que les illustrations de Wolf Erlbruch qui remplissent petit à petit le vide autour des personnages et créent une parfaite adéquation avec le récit. L'album intitulé **L'atelier des papillons** se présente également comme une version de la genèse empreinte de fantaisie et de poésie alliées aux illustrations pleines d'humour de Wolf Erlbruch. Ce livre relate l'histoire des Inventeurs de toutes Choses qui ont créé plantes et animaux selon le règlement simple mais strict de la Création : ne jamais mélanger faune et flore. Mais dans l'atelier des insectes nouvellement créés, le jeune Rodolfo rêve et interroge le monde autour de lui. Il décide de donner vie à ses idées les plus belles et les plus audacieuses, notamment celle d'une créature à la fois fleur et oiseau. Sa beauté séduit et émeut les Maîtres Inventeurs. C'est ainsi que voit le jour l'Atelier des papillons. Les deux albums proposent ainsi de nouvelles interprétations de la Création à la fois poétiques et malicieuses qui incitent à la réflexion.

En conclusion, Wolf Erlbruch se démarque des autres illustrateurs par l'univers étrange, burlesque et absurde qui lui est propre. Auteur, son univers occupe aussi véritablement ses textes. Mais au-delà d'un univers uniquement original et désopilant, Wolf Erlbruch ose proposer aux tout petits une réflexion « ludico-métaphysique », c'est-à-dire des albums qui les font rire, qui les rassurent et qui les font réfléchir en abordant des thèmes comme la différence, la mort ou le sens de la vie et en laissant toujours aux jeunes lecteurs le soin de trouver eux-mêmes leurs propres réponses et de construire leur propre interprétation.

[Mini-thèses Auteurs](#) | [Mini-thèses Thèmes](#)

BIOGRAPHIE

Wolf Erlbruch est né à Wuppertal, en Allemagne, en 1948. De 1967 à 1974, il suit des études de dessin à l'Ecole Folkwangschule de Création Artistique d'Essen-Werden. Depuis 1974, il travaille comme illustrateur indépendant pour des magazines allemands et américains et pour des agences de publicité. En 1985, il devient auteur et illustrateur de livres pour enfants.

De 1990 à 1997, il est professeur de graphisme et de design à la Fachhochschule de Düsseldorf. C'est le livre *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*, créé en 1989 mais édité en France en

1993, qui le fait connaître au public français et lui apporte la célébrité. Depuis 1997, il est titulaire de la chaire d'illustration de la grande école de Wuppertal, la Bergische Universität Gesamthochschule, où il continue d'enseigner les arts plastiques. Aujourd'hui encore Wolf Erlbruch vit et travaille à Wuppertal. Considéré comme l'un des plus grands illustrateurs allemands, ses albums sont traduits dans plus de vingt langues.

PRIX

En 1993, son album intitulé *Moi, papa ours ?* reçoit le Prix allemand de littérature pour la jeunesse. En 1996, c'est son album *Remue-Ménage chez Madame K* qui est nominé, toujours dans le cadre du même prix. En 1997, Wolf Erlbruch obtient le prix "Totem de l'album étranger" au Salon du livre de jeunesse-Télérama pour *Remue-ménage chez Mme K*. En 1999, il reçoit le prix Bologna Ragazzi Award pour son livre *Cuisine de sorcières* lors de la Foire Internationale du livre d'enfants à Bologne et en 2001, il reçoit à nouveau ce prix pour son album *Le nouvel abécédaire*. Signe de sa notoriété, il s'est vu remettre en 2003 la distinction spéciale du Prix allemand de littérature pour la jeunesse 2003 mais il a également été distingué par la ville de Leipzig qui lui a décerné son prix Gutenberg 2003 (un des plus renommés en Allemagne en ce qui concerne l'illustration de livres) et par sa ville natale de Wuppertal qui lui a attribué son Prix Culturel. Dernièrement c'est son album *La grande question* qui a reçu à Bologne le Prix Bologna Ragazzi Award 2004.

BIBLIOGRAPHIE

Livres dont il est l'auteur :

Moi, papa ours ?, trad. de l'allemand par Rozenn Destouches et Gérard Moncomble. Toulouse : Milan, 1993.
Les cinq affreux, trad. de l'allemand par Chloë Moncomble et Gérard Moncomble. Toulouse : Milan, 1994.
Remue-ménage chez Madame K., trad. de l'allemand par Chloë Moncomble et Gérard Moncomble. Toulouse : Milan, 1995.
Les dix petits harengs, trad. de l'allemand par Lilo Neis et Anne Salem-Marin. Genève : La joie de lire, 1997.
Allons voir la nuit, trad. de l'allemand par Elles Essade-Koller et Anne Salem-Marin. Genève : La joie de lire, 2000.
Léonard, trad. de l'allemand par Bernard Friot. Paris : Être, 2002.
La grande question, trad. de l'allemand par Bernard Friot. Paris : Être, 2003.

Livres illustrés par Wolf Erlbruch :

De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête, texte de Werner Holzwarth ; ill. par Wolf Erlbruch ; trad. de l'allemand par Rozenn Destouches et Gérard Moncomble. Toulouse : Milan, 1993.
L'ogresse en pleurs, texte de Valérie Dayre ; ill. par Wolf Erlbruch. Toulouse : Milan, 1996.
C'est même pas un perroquet !, texte de Rafik Schami ; ill. par Wolf Erlbruch. Arles : Acte Sud, 1996. Trad. de l'allemand.
Cuisine de sorcière, texte de Johann Wolfgang von Goethe ; ill. par Wolf Erlbruch. Genève : La joie de lire, 1998. Trad. de l'allemand.
Un ours sur une balançoire, texte de Dolf Verroen ; ill. Wolf Erlbruch ; trad. du néerlandais par Gérard Moncomble. Toulouse : Milan, 1999.
L'atelier des papillons, texte de Gioconda Belli ; ill. wolf Erlbruch. Paris : Être, 2003.
Un paradis pour petit ours, texte de Dolf Verroen ; ill. Wolf Erlbruch ; trad. du néerlandais Etienne Erlbruch. Paris : Être, 2003.
Moi, Dieu et la création, texte de Bart Moeyaert ; ill. Wolf Erlbruch ; trad. du néerlandais Daniel Cunin. Rodez : Rouergue, 2003.
Le nouvel abécédaire, texte de Karl Philipp Moritz ; ill. Wolf Erlbruch ; trad. de l'allemand Marie-cécile Baland, Violette Kubler. Paris : Être, 2003.

Sites Web :

<http://www.ldj.tm.fr/erlbruch/atelier.htm>
<http://www.ricochet-jeunes.org/auteur.asp?name=Erlbruch&surname=Wolf>
<http://www.livrjeun.tm.fr/Frespace1.htm>
<http://www.crdp.ac-creteil.fr/telemaque/?document/erlbruch.htm>

Fiche technique : « De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête »



« De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête »

Le titre en allemand : « Vom maulwurf, der wissen wollte, wer ihm auf dem kopf gemacht hat » A obtenu le prix Sorcières de l'album en 1994.



L'éditeur : **Milan (en France)**

L'année d'édition :

-1989 en Allemagne

-1993 en France, réédition en 1999 et sorti du livre en petit format en 2000

L'auteur et l'illustrateur :

Werner Holzwarth (auteur) & **Wolf Erlbruch** (illustrateur)

Adapté de l'allemand par **Royenn Destouches** et **Gérard Moncomble**

Le type de livre : Album de randonnée

- *Définition d'album* : C'est pour aider les enfants à comprendre la vie, en écho aux préoccupations de la vie quotidienne. Les albums ne servent en rien le développement des apprentissages fondamentaux, l'enfant s'en servira comme moyen pour pouvoir penser sa vie, ses souffrances et par la même grandir.
- *Définition du récit en randonnée* : Nous appelons récit en randonnée, des récits qui représentent une situation initiale et une situation finale, et entre les deux, des rencontres cumulables, permutable, supprimables ou emboîtées.

Résumé :

C'est l'histoire d'une petite taupe qui reçoit un « caca » sur sa tête et qui part à la recherche du coupable. Elle va demander à tous les animaux qu'elle rencontre si c'est lui qui lui a fait sur la tête. Elle rencontre ainsi le pigeon qui lui dit que non et lui montre comment il fait ; puis c'est le tour du cheval, du lièvre, de la chèvre, de la vache et du cochon. Elle finit par rencontrer les mouches et leur demande de l'aider à savoir qui lui avait fait sur la tête. Elles vont renifler le « caca » et affirment rapidement que c'est un chien. Cette fois la petite taupe sait que le coupable est Jean-Henri le chien du boucher. Elle va donc se venger en lui faisant « caca » sur la tête, puis elle retourne sous terre là où personne ne peut lui faire sur la tête.

Le thème :

- *Le « caca »* : Il permet de démystifier cette notion chez le jeune enfant et offre une opportunité de parler de ce sujet angoissant pour lui. Je parle ici de l'enfant aux alentours de 2 ans ; car celui-ci considère que ces selles font parties de lui même (c'est le stade anal selon Freud), il lui est donc difficile au départ de se séparer, de voir partir une partie de lui. C'est aussi un moment de plaisir, et l'enfant s'exerce et acquiert la maîtrise et l'emprise. Cela recoupe aussi les 2 sous périodes de Karl Abraham : la phase anale expulsive (plaisir à expulser et surtout à faire mal, détruire et agresser, salir) et la phase masochiste anale rétentive (plaisir à garder, retenir et s'attaquer soi même). Ce thème touche l'affect de l'enfant, ce livre lui permet donc de verbaliser à sa façon, d'aborder sous un autre angle ce sujet et de le relier à sa personne à l'aide de son imagination et grâce à sa capacité d'identification. Cela nous ramène au rôle de l'album précédemment défini.

Les sous-thèmes :

- *Les animaux* : L'enfant découvre leur représentation imagée et scatologique, et il peut leur donner un nom. En dehors de la lecture les ani-maux permettent d'ouvrir un dialogue, d'instaurer un autre échange que la base même du livre et son histoire, tout comme le « caca » dans le thème principale.
- *La propreté* : L'enfant est amené de manière indirect à faire le rapprochement avec lui même. Il peut alors faire le lien avec les toilettes, car il se rend compte que « ce n'est pas bien de faire caca n'importe où », que les animaux doivent le faire par terre et non sur la tête d'un autre et pour lui ce sont les toilettes.

La structure du texte :

Le texte comprend deux parties narratives et des dialogues. Les deux parties narratives sont :

- la narration qui donne le contexte du récit qui est écrit avec les mêmes caractères que ceux du dialogue ;
- la narration qui se trouve entre parenthèse et en plus petits caractères fait le lien image et texte en commentant ce qui se passe (descriptions, sentiments, sous-entendus).

De plus le texte est constitué d'une partie initiale (qui a fait sur la tête de la petite taupe), de rencontre, de la découverte de la vérité, de la chute (vengeance) et de la situation finale (retour sous terre).

Le langage utilisé :

C'est un langage courant, familier ; un bon français simple et concis. Les mots sont simples et donnent le ton du récit.

Le style :

Il s'agit d'un récit entrecoupé de narration et de dialogues. Les mots sont simples, le tout donne le ton du récit. Le temps du récit : -le passé simple pour la narration ; -le présent pour les dialogues.

Les phrases :

Elles sont construites de manières à donner le rythme du récit. Elles sont longues et ponctuées légèrement pour susciter l'attente, suivi d'une phrase courte pour entrer dans l'action à la première page et pour la partie entre parenthèse, malgré tout les phrases de narration restent plus longues que celles des dialogues. Les phrases des dialogues sont brèves, ponctuées en fonction du sentiment à faire passer (interrogation, exclamation).

Le rythme :

Celui-ci est donné par quatre axes :

1. la syntaxe des phrases (confère ci-dessus) ;
2. la structure du texte ;
3. la structure répétitive des rencontres ;
4. le catalyseur des rencontres qui est toujours la même question : « Est-ce toi qui m'a fait sur la tête ? ».

Les répétitions :

Il y a des répétitions des rencontres et surtout de la question qui revient jusqu'au cochon inclus (confère le catalyseur). Mais on peut parler aussi de répétition car dans chaque échange il est question de « caca », mais là en plus de celui qui est sur la tête de la taupe, il s'agit d'aborder la relation à celui-ci de chaque animal.

La typographie :

Les caractères sont de tailles uniformes avec malgré tout majuscule et minuscule différenciées. Les deux seules différences de caractères sont une question de taille. La police du dialogue et de la narration du récit sont la même, mais sont différentes de la police de la narration entre parenthèse qui est environ deux fois plus petite. Ceci est un indicateur pour l'adulte car il lui permet de mettre en place l'intonation appropriée qui produit des effets sur l'enfant. La deuxième différence concerne le mot chien dit par les mouches quand elles identifient le « caca », la police est doublée. Cela donne un effet rien qu'avec le regard (sans lire) le texte est parlant.

Le rapport texte/image :

Sobriété et exactitude des dessins qui correspondent exactement au texte, sans fioritures accrocheuses. Le lien texte image est encore plus marqué par la disposition sur la double page : sur la première quand la petite taupe pose la question nous voyons la tête de l'animal, et sur la deuxième quand l'animal répond nous voyons son postérieur.

Les couleurs rappellent toujours la « crotte », collent à la réalité même si elles sont toujours un peu plus foncées (ce qui nous ramène à la première observation). De plus les proportions, les dimensions et les formes sont respectées entre les différents personnages et leurs excréments. Par exemple, la petite taupe est bien plus petite que la vache, elle doit lever haut la tête pour lui parler ; ou bien lorsque la petite taupe fait caca sur la tête du chien, la crotte fait toute petite sur le haut du crâne du chien.

Il n'y a rien de spécifique au niveau du touché, car ce n'est pas le but du livre. Même si à mon avis le toucher du papier apporte une sensation particulière.

L'image est donc lisible et parle d'elle-même. Cet album aurait pu être un imagier. Le texte apporte donc une dimension plus complexe, mais néanmoins remarquable. Il me semble qu'il y a un rapport de qualité entre le texte et l'image.

Wolf Erlbruch

Bibliographie sélective des ouvrages publiés en français

L'ours qui n'était pas là texte Oren Lavie La Joie de Lire 2015

Deux qui s'aiment texte J. Schubiger La Joie de Lire 2013

Le canard, la mort et la tulipe Wolf Erlbruch La Joie de lire 2007

Le nouvel abécédaire texte Karl Philipp Moritz éd. Etre 2003

Moi, Dieu et la création texte Bart Moeyaert Rouergue 2003

Un paradis pour petit ours texte Dolf Verroen Milan 2003

La grande question Wolf Erbruch éd. Etre 2003

L'atelier des papillons texte Gioconda Belli éd. Etre 2003

Léonard Wolf Erbruch éd. Etre 2002

Allons voir la nuit Wolf Erbruch La Joie de lire 2000

Un ours sur une balançoire texte Dolf Verroen Milan 1999

Cuisine de sorcière texte J. Wolfgang von Goethe La J. de lire 1998

Les dix petits harengs Wolf Erbruch La Joie de lire 1997

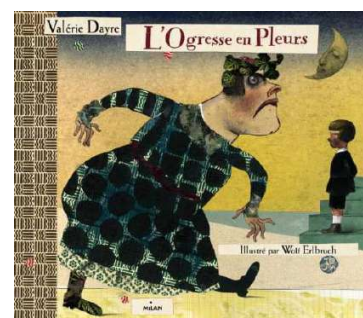
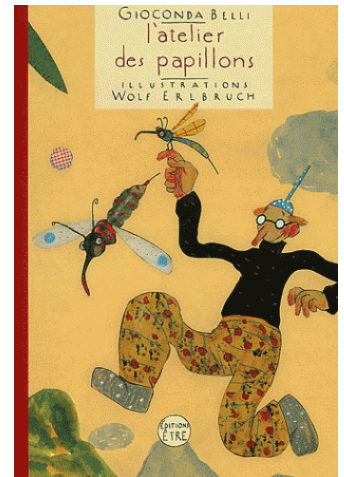
L'Ogresse en pleurs texte Valérie Dayre Milan 1996

Remue-ménage chez Madame K Wolf Erbruch Milan 1995

De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête
texte de Werner Holzwarth éd. Milan 1993

Les Cinq affreux Wolf Erbruch Milan 1993

Moi, papa ours ? Wolf Erbruch Milan 1993



M. Cortes pour le CRILJ Sept. 2017

Dossier élaboré et mis en forme par M. CORTES pour le CRILJ

Septembre 2019

